3 1761 04710559 8

DC
342
.8
P37A8

PAU
FAYOLLE
FOCH

AU CANADA

PAR

l'abbé Elie-J. Auclair

Docteur en théologie et en droit canonique
Rédacteur à la **Semaine religieuse de Montréal** depuis 1900
Directeur de la **Revue canadienne** depuis 1908
Membre de la Société Royale du Canada

MONTREAL
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN LIMITEE
79, RUE SAINT-JACQUES, 79

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/paufayollefochau00aucluoft

PAU FAYOLLE FOCH

AU CANADA

OUVRAGES DU MEME AUTEUR

La foi dans ses rapports avec la raison (1898) —
Le mariage clandestin devant la loi du pays (1901)
Articles et études (1903) —
Vie de Mère Caron (1908) —
Les fêtes de l'Hôtel-Dieu en 1909 —
Prêtres et religieux du Canada (1914) —

EN COLLABORATION

Les fêtes du 75° de la S.-Jean-Baptiste (1909)
Histoire de Saint-Jacques d'Embrun (1910)

EN PRÉPARATION

Histoire des Sœurs de Sainte-Anne

PAU
FAYOLLE
FOCH

AU CANADA

PAR

l'abbé Elie-J. Auclair

Docteur en théologie et en droit canonique
Rédacteur à la **Semaine religieuse de Montréal** depuis 1900
Directeur de la **Revue canadienne** depuis 1908
Membre de la Société Royale du Canada

MONTREAL
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN LIMITEE
79, RUE SAINT-JACQUES, 79

Nihil obstat

Die 28a Martii 1922,

Can. Æm. Chartier,
censor deputatus.

Imprimatur

† Georges, évêque de Philip.
Adm. apost.

29 mars 1922.

LIBRARY
JAN 9 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

Droits réservés, Canada, 1922

par la Librairie Beauchemin Limitée

DC
342
.8
P37A8

PREFACE

L'abbé Auclair, dont le talent littéraire est bien connu, a eu la bonne pensée de commémorer le souvenir du passage au Canada de trois des grands soldats qui, dans la dernière guerre, ont immortalisé la France et assuré son triomphe. Ils s'appellent Pau, Fayolle et Foch, et il suffit de les nommer pour éveiller tout un monde d'actions éclatantes, de souvenirs héroïques. Ils sont venus parmi nous. Nous les avons vus. Nous les avons entendus. Afin que leurs figures illustres et leurs paroles patriotiques ne disparaissent pas de notre mémoire, l'abbé Auclair les a burinées dans un livre qui restera.

Sachant donner du relief à tout ce qu'il écrit et dit, l'abbé Auclair ne pouvait manquer de tirer un heureux parti d'un sujet si favorable à l'expression de belles pensées, de nobles sentiments. Aussi, son livre est-il émaillé de récits émouvants, de descriptions, de réflexions et d'appréciations aussi brillantes que justes.

On y apprendra à aimer davantage la France, à admirer les grands hommes qu'elle ne cesse de produire, et qui, autrefois, au Canada comme dans toutes les parties du monde, ont laissé des souvenirs impérissables de leur courage, de leur valeur et de leur puissante mentalité.

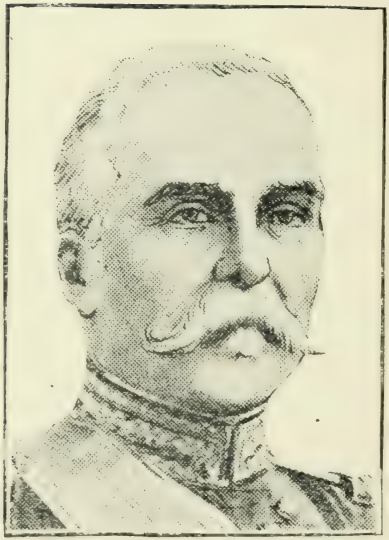
Mais inutile de faire plus longuement l'éloge d'un livre qui se recommande si fortement par lui-même, par le talent de son auteur et par les noms des personnages éminents dont il rappelle les exploits. C'est un beau et bon livre dont la lecture remue le cœur, exalte les âmes et stimule les énergies. On devrait le trouver dans toutes nos bibliothèques publiques et privées, dans nos maisons d'éducation, dans les mains de la jeunesse à laquelle il offre des exemples de force morale, de patience et de ténacité, des leçons de patriotisme et de dévouement.

L.-O. DAVID.

UN MOT AU LECTEUR

Ce modeste volume voudrait entretenir dans l'âme de ses lecteurs canadiens le culte de la France, l'ancienne patrie toujours aimée. L'auteur ayant eu l'occasion, dans la *Revue canadienne* qu'il dirige depuis quinze ans, de raconter le passage au Canada de trois grands soldats de France, Pau, Fayolle et Foch, en 1919 et en 1921, s'est laissé convaincre qu'il ne ferait peut-être pas œuvre inutile en condensant, pour les jeunes surtout, ces divers récits en un livre qui se pourrait répandre. Il y a ajouté, en deux appendices, des réflexions et quelques autres récits, qui rentrent, par leurs substance, dans le même cadre. Mieux que personne l'auteur sait que des imperfections ont pu lui échapper dans ces divers comptes rendus. Mais il a conscience qu'il s'est efforcé d'être un chroniqueur fidèle et que, en tous ses jugements et ses appréciations, il a été sincère. Ne lui demandez pas davantage.

L'auteur.



LE GENERAL PAU

I

LE GENERAL PAU

Le général Paul-Gérald Pau, l'héroïque mutilé de 1870, et l'un des glorieux vainqueurs de la grande guerre de 1914-1918, à la tête d'une "mission" qui comprenait plusieurs citoyens français de haute distinction, dont par exemple M. André Siegfried, l'auteur du livre *Le Canada — Les deux races*, est passé en visite au Canada, en particulier à Ottawa, à Montréal et à Québec, aux derniers jours de février et aux premiers de mars (1919). Cette visite d'un grand soldat de France a produit sur les Canadiens, surtout sur les Canadiens de descendance française, une impression profonde. Il nous a paru intéressant, et utile aux besognes de l'avenir, d'enregistrer dans ces pages quelques échos des manifestations auxquelles cette visite a donné lieu. Nous voulons le faire, sans prétention aucune, avec une grande liberté d'action. Ce n'est pas un compte

rendu que nous allons écrire. Ce sont des échos et des impressions que nous voulons fixer pour l'histoire.

Nes lecteurs connaissent le magnifique soldat et l'excellent chrétien qu'est le général Paul-Gérald Pau. Dans son *premier-Montréal* du 1er mars (1919), M. Omer Héroux, rédacteur au *Devoir,* rappelait avec quelle joie et quel intérêt les écoliers d'il y a trente ans parcouraient, au collège des Trois-Rivières, les récits anecdotiques de la guerre de 1870 du général Ambert. Sont-ce les mêmes volumes, ou d'autres évoquant les mêmes souvenirs, que nous avons lus, comme tant de jeunes gens d'alors? Nous ne le savons plus. Mais Gérald Pau, sa mère et sa soeur, l'incomparable et superbe Marie-Edmée Pau, avaient, pour nous aussi, depuis longtemps, pris figure de héros de légende. Au début de la grande guerre, un article de M. Blanchon, dans le *Correspondant,* donna d'ailleurs aux hommes de notre temps un excellent portrait du général manchot qui a failli, en 1914, être le généralissime des armées françaises et qui désigna "de son unique bras", ainsi qu'il a été dit, le futur maréchal Joffre comme étant le plus digne.

« Son âme, écrivait M. Blanchon, est celle d'un héros. En 1870, il en a fait la preuve. C'était alors un jeune sous-lieutenant, tout frais émoulu de Saint-Cyr. Il appartenait à une famille militaire, mi-partie lorraine et cévenole. Son père ayant pris part, comme capitaine, au siège de Rome en 1849, y contracta une maladie grave qui l'obligea, dès 1850, à quitter le service. Paralysé des deux jambes, le capitaine Pau se retira à Nancy, où il mourut en 1856. Son fils Gérald était né à Montélimar en 1848. Il fut élevé par sa mère, femme supérieure, d'une grande délicatesse de sentiments. Mais on pourrait presque dire qu'il eut deux mères, car sa soeur ainée, Marie-Edmée, de deux ans à peine plus âgée que lui, sut jouer dans sa vie d'enfant et de jeune homme un rôle qui tient de la maternité spirituelle. Ces trois êtres, isolés par le malheur, s'aimaient tendrement. Entre deux natures féminines d'une piété profonde et, chez la jeune fille surtout, ardente, généreuse, presque exaltée, Gérald grandit dans une atmosphère morale exceptionnelle. »

Le cadre dont nous disposons ne nous permet pas de suivre, dans le récit du *Cor-*

respondant, toutes les péripéties de la carrière de notre héros. L'on sait qu'il fut trois fois blessé, le 6 août 1870, à Woerth, et qu'il perdit la main droite; que sa sœur Edmée se rendit trois fois auprès de Bismarck pour lui arracher son frère fait prisonnier; qu'ayant repris bientôt son épée—de la main gauche—le sous-lieutenant Gérald réussit, en février 1871, avec cent-vingt fantassins, à traverser, en sept nuits, l'armée de Manteuffel pour gagner la Savoie; qu'à 23 ans enfin, il avait fait deux campagnes et reçu trois blessures. Puis, ce fut la paix, après hélas! la défaite. Gérald Pau fut de ceux qui préparèrent la revanche infatigablement. A l'occasion de la loi de trois ans, son discours au sénat le 31 juillet 1913 est resté l'une des belles pages de l'histoire parlementaire de France. Au début de la grande guerre, il joua en Alsace un rôle prépondérant. Puis il alla en Russie, et aussi en Italie, croyons-nous. Partout, on reconnaissait en lui un maître en stratégie. Il arrivait d'Australie où il avait rempli une haute mission pleine de responsabilité, quand il nous vint au Canada à la fin de février 1919. Mais tous ces faits sont connus, nous n'insistons pas.

Il importe davantage, à ce qu'il nous semble, de donner à nos lecteurs le por-

trait physique et la physionomie morale de notre illustre visiteur. La tâche est facile, nous n'avons qu'à citer de nouveau M. Blanchon.

« La physionomie du général Pau, écrivait-il, est bien connue. C'est un petit homme râblé, aux yeux très vivants, tantôt énergiques, tantôt très doux, dans un visage éclairé d'un dessin extrêmement ferme avec une expression martiale fière, ardente, une forte moustache, des joues pleines, la bonté et la gaieté sur la figure... Une photographie le représente à cheval, tenant ses rênes de son bras mutilé. Il est d'une adresse incroyable pour utiliser ce bras et la main qui lui reste, chasser, rouler sa cigarette, jouer aux cartes. C'est un causeur et c'est un charmeur. L'esprit vif, la voix prenante, le sourire exquis, la parole aisée et souple, il a l'éloquence naturelle, celle du coeur et de la pensée, sans phrases, celle qui convient à un soldat. Il fait songer et aux *Commentaires* de César, écrits sur le sol de notre Gaule, et aussi aux lettres du Béarnais : c'est un Français.— Partout, dans la douceur des sentiments de famille—il a un fils, officier, blessé dès le début de la guerre, et une fille—comme dans la paternité plus austère du régi-

ment, son coeur a su gagner les coeurs. Des hommes politiques, en 1911, se consolaient de ne pas le voir généralissime en disant : " Bah! ce n'est qu'un entraîneur d'hommes!" Voilà la plus belle qualité peut-être d'un chef. Il la possède à un degré si éminent qu'à certains yeux elle éclipsait tous ses autres dons. — Il sait parler au soldat. Il a tant vécu avec lui, il le connaît si bien! Il est tellement de sa race! Une jolie anecdote a été contée par les journaux. Aux heures les plus critiques, près de la frontière, passant en revue un régiment, il aperçoit un petit pioupiou tête nue. Dans sa hâte, le malheureux avait laissé tomber sa coiffure et n'osait plus bouger, tout raidi de crainte, prêt aux pires punitions. Le général saisit son propre képi chamarré d'or et le lui enfonce jusqu'aux yeux. Tout le monde rit, l'histoire circule. Pour donner l'entrain, un tel geste fait plus que les grands discours. —L'à-propos est de chez nous. C'est un apanage des esprits agiles. Chez le général Pau, la finesse s'allie remarquablement à la force. Elle n'enlève rien à cette vigueur d'initiative, à cette passion d'indépendance dons nous avons vu les marques et qui sait prendre les routines et les conventions artificielles pour ce qu'elles sont.

Il ne s'en laisse pas imposer.—Les leçons de Marie-Edmée ont porté leur fruit. Son frère est, avant tout, un caractère. Ses idées, il ne les a jamais cachées. Il a affirmé ses convictions religieuses, pratiqué et manifesté sa foi, sans provocations mais sans timidités. Jamais on ne lui en a voulu. Il en a imposé le respect par la franchise, la netteté, la loyauté de son attitude. Les gouvernements les plus hostiles à ses croyances lui ont accordé leur confiance, parce qu'ils ont senti et su que rien ne le ferait dévier du devoir strict. Et toute sa vie, en effet, est dominée par cette religion du devoir. Il en a été le héros et parfois il en sait être le martyr. Par la conscience, l'application, le sérieux, l'élévation des sentiments, le désintéressement des actes, il aura servi de modèle à notre armée renaissante. Sa justice, ferme mais égale, n'a jamais, entre ses subordonnés, distingué ceux qui s'opposaient à ses opinions privées de ceux qui pensaient comme lui. Dur pour lui-même, exigeant pour les autres, il a su être non seulemnt juste mais bon pour tous. »

Le général Pau, venu d'Australie par les navires de l'océan Pacifique, s'était d'abord arrêté dans l'Ouest. Il arrivait à

Ottawa le 28 février. La réception, entre plusieurs autres, qu'on lui fit à la chambre des communes, a été marquée d'un incident qu'il nous plaît tout particulièremen de relever. Au moment où il se présenta avec les hommes de sa suite à notre très modeste "Palais Bourbon" — notre Parlement incendié n'ayant pas été encore reconstruit, l'on sait que nos députés siégeaient au Musée Victoria, dans un local qui n'a rien d'imposant — c'est M. Calixte Ethier, député de Laval et de Deux-Montagnes, qui avait la parole. Celui qui écrit ces lignes connaît M. Ethier depuis quarante ans. Il sait mieux que personne quel beau talent et quel cœur d'or possède son vieil ami d'enfance. Le hasard n'a jamais eu plus d'à-propos! C'était un Canadien français, un homme de cœur et un éloquent orateur, qui avait la bonne fortune de saluer le héros de France!

«Puisque j'ai l'honneur, prononça-t-il, d'être sur le parquet de la chambre au moment où nous arrive l'homme illustre qui nous vient d'outre-mer, vous me permettrez, monsieur l'orateur, d'interrompre mon discours pendant un instant pour saluer le fier général Pau, le glorieux blessé de 1870 et l'un des plus grands vainqueurs de la

guerre qui vient de se terminer. Les mânes de nos frères d'Alsace et de Lorraine de 1870 doivent tressaillir à cette heure magnifique, où sur le sol de l'ancienne Nouvelle-France, unis à nos concitoyens d'origine anglaise, nous, les fils et les frères des Français de France, nous accueillons, dans ce Parlement, celui qui les a si glorieusement défendus et vengés. Qu'il me soit permis de tout résumer ce que je voudrais dire en criant : "Vive la France!"

L'honorable M. Bureau ajouta : "Vive le général Pau!" Et l'on fit une longue ovation au vieux héros. L'instant d'après, on ajournait la séance en l'honneur du général et ministres et députés venaient lui offrir leurs hommages. Cet incident est caractéristique. Nous avons rapporté de mémoire les paroles de M. le député Ethier, mais nous avons conscience de ne pas trahir sa pensée. Nous le répétons, le hasard n'a jamais fait mieux les choses. C'est exceptionnellement heureux que, pour accueillir le grand soldat de France, ce fût un fils de France qui eût la parole. Le général Pau lui-même n'a pas manqué de le signaler dans la belle lettre qu'il a subséquemment adressée à M. Ethier. "C'est une heureuse chance, a-t-il écrit, qui a fait que ce fût un Français qui eût

la parole, au moment où j'ai reçu les honneurs de la séance au Parlement fédéral... J'ai été profondément touché de vos paroles à mon égard et à l'égard de la France."

A Montréal, M. le général Pau nous arriva le dimanche, 2 mars, à 8 heures 50 du matin. Son premier acte fut un acte de foi. A 10 heures, il assistait à la messe à la cathédrale. Pour lui et pour les gens de sa suite, on avait disposé, dans le vaste pourtour du chœur, des fauteuils et des prie-Dieu d'honneur. Très simplement, le général a prié le bon Dieu avec nous. M. le chanoine Harbour, curé de la cathédrale, à son prône, a trouvé le plus naturellement du monde les pensées et les mots qu'il fallait.

« Nous sommes heureux, mon général, a-t-il dit équivalemment, de saluer en vous un frère dans la foi en même temps qu'un frère par le sang. Vos hautes qualités de science et de bravoure vous ont conquis la gloire. Cette gloire, pour être bien française, ne laisse pas que d'être aussi catholique. Nous sommes justement fiers de vous voir prier, comme nous, le bon Dieu, dans la même langue. C'est le Dieu qu'adoraient nos communs ancêtres que

nous prions ici, et c'est toujours, mon général, avec des mots de France que, comme vous, nous le prions. »

Le général, après la messe, est allé saluer M. le chanoine-curé à la sacristie, et il l'a remercié de ses bonnes paroles.

Ce n'était là qu'un prélude. Beaucoup d'autres réceptions attendaient l'illustre visiteur. Nous n'entreprendrons pas de les raconter toutes. Cela nous mènerait trop loin. Ce ne sont, nous l'avons dit, que des échos et des impressions que nous voulons enregistrer dans nos pages.

Dès le dimanche après-midi, à l'arsenal de notre 65e régiment, la colonie française de Montréal, par l'organe du consul de France, M. Ponsot, présentait ses hommages au général Pau.

« Tout le monde ici, mon général, disait M. le consul, connaît votre rôle et veut saluer respectueusement en vous non seulement le courage sur les champs de bataille, mais encore l'effort persistant d'un grand esprit qui a consacré toute sa vie à la préparation morale de son pays.—L'effort de la France dans cette guerre a, en effet, ceci de particulier qu'il n'est pas le fait d'un mouvement soudain, spontané—

une révélation du mois d'août 1914 — mais bien la résultante et l'aboutissement d'un plus grand effort, d'un effort soutenu sans défaillance pendant 44 ans, effort qui tendait à ce que la France restât au premier rang des nations. Et si l'armée de la république a constitué au mois d'août 1914 le véritable rempart du monde, nous le devons, mon général, à l'esprit de sacrifice traditionnel, à la valeur de la race, et aussi à ce feu sacré, à cette volonté de vaincre, entretenus par ceux qui, comme vous, voyaient venir et grandir le danger malgré les apparences trompeuses. »

M. le consul présenta ensuite chacun des groupes de notre colonie française et le général répondit avec une aisance et une bonhomie particulières au discours du consul. Il remercia les Français du Canada d'avoir fait leur devoir en allant verser leur sang pour la patrie menacée. Il nota, en souriant, que s'il n'avait pas sur la poitrine sa médaille de vétéran de 1870, c'est qu'il l'avait donnée dans l'Ouest à un "médaillé" qui avait perdu la sienne. Ce trait qui peint d'un mot le vieux chef fut largement acclamé.

Au club Saint-Denis, le même soir, plusieurs discours furent prononcés. Ce-

lui de M. Gonzalve Desaulniers, président de l'Alliance française, fut très remarqué pour sa tenue littéraire et son délicat à-propos. En voici la partie substantielle.

« Il me revient à la mémoire une page émue de Ruskin, dans laquelle le grand écrivain anglais nous rappelle que les anciens savaient qu'ils devaient être prêts pour tous les combats, mais que pour chacun ils attendaient une couronne. Cette couronne était faite de feuilles d'olivier sauvage rafraîchissantes pour les fronts fatigués. Elle n'était pas d'or, disait-on, parce que Jupiter était pauvre. Je ne crois pas que Jupiter se soit enrichi depuis. Il ne vous offrira pas aujourd'hui, mon général, pas plus que dans l'antiquité, une couronne d'or, mais il a eu la délicatesse suprême de vous en tresser une avec ces petites fleurs sauvages que vos poilus sont allés cueillir dans les montagnes d'Alsace et de Lorraine!... Quand vous avez quitté la France, il y a huit mois, les jours étaient sombres. Mais à votre retour, vous pourrez voir que la victoire a couvert votre pays de ses ailes glorieuses. Au débarcadère, vous trouverez la petite Alsace et la petite Lorraine qui vous tendront leurs bras. La paix sera parfaite... Mais, non, je me trompe, il n'y a pas de joie complète

en ce monde! Il manque là-bas Cendrillon, la petite Canadienne, dont la tête n'émerge pas de coiffes prenant la forme d'ailes noires ou roses, mais plutôt d'un gracieux bonnet de fourrure! Quand cette petite Cendrillon apprit qu'il y avait, là-bas, un bal dont le chef d'orchestre était le maréchal Joffre, elle courut à ce bal malgré les avis de quelques soeurs revêches et là, sous le feu non pas des lustres et des condélabres, mais des obus et des shrapnels, elle a dansé sa danse ailée dans les plaines de Festubert et de Langemarck, sur les crêtes de Vimy et de Courcelette, et, dans le cotillon final conduit par le maréchal Foch, elle dansait encore, la tête tout ébouriffé par ce vent de tempête qui soufflait sur la France et sur le monde. Pauvre petite Cendrillon qui n'a pas même eu son prince charmant!... Vous êtes chez elle, mon général. Embrassez-la bien fort, car elle vous aime et elle aime surtout la France!»

C'était gentil tout plein! Et le général Pau, dans sa réponse, n'a pas manqué de promettre qu'il porterait, fidèlement, le baiser de la Canadienne à ses soeurs d'Alsace et de Lorraine.

Le lundi matin, le général Pau et sa suite étaient reçus à l'hôtel de ville. Son Honneur le maire Martin parla en ces termes:

« Mon général — Je suis heureux de saluer en vous, au nom de toute la population de Montréal, un des généraux qui ont conduit les troupes alliées vers le plus éclatant triomphe qu'a jamais enregistré l'histoire. Héroïque mutilé de la guerre de 1870, partageant sur la revanche les idées du regretté Déroulède, vous avez dans une large mesure contribué à venger la France dont les années n'avaient pu encore fermer la douloureuse blessure. Heureuse guerre, pourrions-nous dire du conflit qui prendra fin demain, heureuse guerre qui nous a permis de constater une fois de plus combien la France est grande et glorieuse! C'est pour notre ville bien française une joie et un honneur que de vous avoir pour hôte. Puisse votre court séjour ici vous être ausi agréable que possible! Veuillez, quand vous rentrerez en France, assurer nos cousins de là-bas de nos sentiments d'affection et d'admiration profondes. »

Dans l'après-midi, M. le général était l'hôte de l'Université Laval et, le soir, les citoyens de Montréal lui donnaient un banquet d'honneur au Ritz-Carleton, l'un de nos grands hôtels. A l'université, c'est Mgr Georges Gauthier, vice-recteur, qui a salué l'illustre visiteur, et au banquet du

Ritz, c'est M. Edouard Montpetit qui a prononcé le principal discours. Sir Herbert Ames a aussi parlé en anglais. M. le sénateur Dandurand, qui présidait, et M. Siegfried ont également porté la parole en termes très heureux. Nous voulons toutefois nous en tenir au discours de M. Montpetit, après que nous aurons rappelé celui de Mgr Gauthier. Quand la délégation française que présidait M. Hanotaux, et dont faisaient partie M. Etienne Lamy et M. René Bazin ainsi que plusieurs autres hommes célèbres, vint en 1912 au Canada, Mgr Gauthier et M. Montpetit avaient tous les deux, le premier à la cathédrale dont il était le curé et le second au Monument National, été remarqués — nous le tenons de la bouche même de M. René Bazin — comme étant les plus distingués porte-parole des Canadiens français. Cette fois encore, nous croyons bien qu'ils ont gardé le premier rang.

Nous voudrions donner en leur entier le beau discours de Mgr le vice-recteur et celui, si facile, si plein de sens et si délicat, que lui a retourné, sans rompre d'un cran et sur le champ, le fier soldat de France qu'est le général Pau. Voici du moins une rapide analyse de l'un et de l'autre. Mgr Gauthier a voulu dire d'abord pourquoi

notre succursale d'université française était si heureuse de la visite du général. C'est à cause de ce que vous êtes, mon général, a-t-il dit, et à cause de ce que vous représentez. Et Monseigneur a rapidement évoqué la carrière militaire et même politique de l'hôte illustre qu'il accueillait. Ensuite il a souligné que M. le général représentait pour nous d'abord toute une lignée de chefs éminents, puis l'admirable soldat de France dont il fut l'un des entraîneurs les mieux écoutés et enfin la France elle-même. Faisant allusion à un souvenir livresque où il est question d'une race qui serait née du cœur des chênes, Mgr Gauthier a établi un magnifique rapprochement entre la formation de la race française et celle du général Pau lui-même :

« Nous connaissons une race qui n'a rien de légendaire et qui est bien vivante sous nos yeux, une race qui plonge comme le chêne des racines profondes dans la terre d'élection qui lui offre ses sucs nourriciers, une race dont le coeur est résistant comme celui du chêne, et cette race, mon général, c'est la vôtre. Ce qui s'est passé à votre foyer, où deux femmes admirables, votre mère et votre soeur, ont nourri votre âme d'héroïsme et de vigueur morale, s'est pas-

sé dans tous les foyers de France, et une fois de plus s'est vérifié le mot charmant et profond que l'Abbé de Cluny, Pierre le Vénérable, disait des femmes qui ont formé l'âme de votre pays: " Chez nous la vierge, l'épouse et la mère ont fait éclore l'âme de la patrie au souffle de leur piété. "

Mgr le vice-recteur a rappelé en deuxième lieu, avec non moins de bonheur, notre fidélité à nous, Canadiens français, notre fidélité aux meilleures et plus vraies traditions du pays de nos pères. Il a précisé, en terminant, la portée de l'effort que les jeunes de notre université en particulier ont fourni à la grande guerre.

" En me restreignant, a-t-il dit, au cadre que les circonstances m'imposent, je tiens à rappeler que sur ces champs de bataille de l'Artois et du Cambresis, dont chaque motte de terre raconte les destinées tragiques, notre université était représentée par 407 de ses diplômés et de ses élèves et qu'elle a l'honneur de compter 14 décorés pour faits de guerre. Je veux dire aussi que, sur un autre champ de bataille, celui de l'hôpital, que ce fût à Troyes, à Joinville-le-Pont ou à Saint-Cloud, notre faculté de médecine à apporté à vos héroïques

soldats, en même temps que les soins les plus éclairés, le réconfort de notre affectueuse sympathie. N'en soyez pas surpris. Il y a entre le Français de France et le Canadien français plus qu'une communauté d'origine. Nous estimons qu'il y a identité de mission. Si la France va rester sur les bords du Rhin la sentinelle avancée d'un droit et d'un idéal, nous aimons à croire sans témérité que, sur cette terre lointaine d'Amérique, nous maintenons, nous aussi, à travers des péripéties parfois douloureuses, l'intégrité d'une tradition, et que, depuis 250 ans, nous en portons d'une épaule qui ne sait pas fléchir le fardeau magnifique. Dites-le là-bas, je vous prie, mon général. Dites aussi notre admiration pour votre soldat, le premier soldat du monde, et pour vos chefs, les premiers généraux de la guerre, qui ont marqué d'un trait si vigoureux les limites de la barbarie, et qui, les uns et les autres, nous ont révélé une fois de plus ce qu'il y a d'héroïque dans l'âme de votre pays."

Le général Pau parle avec un calme et une aisance qui vont superbement à son âge et à son caractère. Il a fait sur nos jeunes gens la plus vive impression. Il a salué la jeunesse et l'auditoire d'élite qui lui

faisait comme un cadre d'honneur. Il a remercié Mgr le vice-recteur de ses beaux accents à l'adresse de la France aimée. Il a affirmé qu'on avait toujours eu confiance, là-bas, et que le poilu aimait à se battre pour l'honneur. Enfin, il a rendu à nos chers soldats canadiens un hommage qui restera, dans nos annales, l'un de nos plus purs motifs de gloire. Nous le citons.

" Je ne saurais oublier que de cette maison sont sortis des hommes, non pas seulement instruits par vous, messieurs, mais élevés par vous. Car, pour moi, je crois que l'instruction ne se sépare pas de l'éducation. Ces hommes élevés dans la tradition française ne l'ont jamais perdue. Nos poilus ont reconnu en eux des frères de race. Vos fils, en effet, ne se sont pas montrés seulement de bons soldats. Ils ont été en plus, en bien des cas, la Providence des populations civiles en pays envahis. Je suis heureux de vous dire que vos braves soldats ont été les sauveurs de plusieurs de nos populations. Sans rien perdre de leur énergie de soldats, ils ont montré qu'ils étaient des êtres humains. J'ai souvent recueilli de la bouche de nos paysans des témoignages touchants de reconnaissance envers vos soldats qui partageaient

avec eux leur pain, leur biscuit, mettaient à leur disposition leurs voitures pour aider à transporter leurs petits baluchons et souvent s'y attelaient eux-mêmes. De petites collectes ont même été faites pour soulager nos misères. Ce sont là des titres que vous pouvez inscrire dans vos familles sur le livre d'or. Vos fils sont de braves soldats. Surtout, ce sont de braves gens! Au nom de la France, je vous en remercie."

M. Edouard Montpetit, au banquet du Ritz, n'a pas été moins heureux que Mgr Gauthier. Voici en quels termes, vigoureux autant qu'élégants, le beau diseur qu'est M. Montpetit a raconté l'action de la France au cours de la grande guerre.

"Pour combattre, la France généreuse et hardie s'enveloppa d'un morceau d'horizon. Ce n'est pas à vous qu'il sied de rappeler la valeur du soldat français, que vous avez formé, que vous avez tenu libre sous vos ordres, que, depuis les débuts, dans les moindres actes, vous admiriez avant nous. Vous comprendrez tout notre sentiment, sachant que notre joie profonde fut de croire, au dire de ceux qui ont conduit les nôtres au feu, que quelque chose

en eux les rapprochait des poilus de France, vos enfants. — Mais ce qui retient surtout notre pensée, c'est que, négligeant le jugement hâtif du monde sur la savoureuse légèreté du Français, vous ayez renoué la tradition guerrière au moment décisif d'agir et posé votre regard de chef sur les qualités fondamentales de votre race: la sérénité, l'endurance et le sang-froid. Quelle vérité! Ceux qui ont suivi la courbe de vos résistances se sont comme accolés à elle. Chaque minute, elle a vaincu le doute. Elle triomphe aujourd'hui, comme toutes les vérités doivent éclater, dans la réalité d'un fait. La France, au lendemain de la guerre franco-prussienne, avait songé à préparer, dès l'école, les forces nécessaires de l'avenir. Puis, les idées mêmes, qu'elle répandait de très haut sur le monde, avaient comme effrayé sa résolution. Par humanité, elle faisait le sacrifice de la revanche. Mais lorsque ceux de 1870, dont vous êtes, et leurs fils eurent reconnu, à la lueur d'une agression qu'ils n'auraient pas voulu provoquer, que, cette fois encore, la France était d'accord avec l'humanité, ils les ont vengées toutes deux. — Endurance et sérénité, cela s'appelle en France le sourire! C'est le sourire que le dessin de Forain fit courir sur la

France et qu'une légende accentuait: "Pourvu qu'ils tiennent. — Qui ça? — Les civils!" Les civils ont tenu. Ce fut une des leçons de la guerre que cette harmonie de toutes les forces rivées au combat. Au-delà du mur flexible des armes, la nation s'organisa à leur exemple. Chacun comprit son devoir et s'y adapta. La victoire pouvait dépendre du plus humble, car la tâche était commune. Il fallait des armes, des munitions et des vivres, des hôpitaux, des usines et des transports. Il fallait la pensée, la science et l'action, et jusqu'aux sollicitations de l'art. — Ce fut un faisceau. Ce travail plus obscur n'en fut pas moins admirable. Soldats, savants, penseurs, industriels, financiers, travailleurs et paysans, tous se firent le peuple; et celle-là qu'il n'est pas permis de toucher d'un qualificatif, de peur, comme on a déjà dit chez vous, "de peur de l'abîmer", qui assuma la tâche, dont la dualité paraît surhumaine, de souffrir et de consoler: la femme française. La France fut splendide. Elle a tenu pendant que les petits peuples avaient conscience de l'aider dans sa force en lui donnant leurs suprêmes résistances. Elle a tenu sitôt que la Belgique eut allumé sur les hauteurs de Liège les feux de son hé-

roïque vigilance. Elle a tenu quand l'Angleterre, gagnée par les ressacs de cette formidable mêlée, forgeait par à-coups ses armées et gardait, presque seule, la liberté des mers. Elle a tenu jusqu'à ce que les Dominions, habitués aux distances, les franchissent et jusqu'à ce que l'un d'eux lui ramène ceux de son sang. Elle a tenu pour que l'Italie joignît à la justice de rester neutre le geste de ne pas demeurer impassible. Elle a tenu jusqu'au retour de Lafayette, jusqu'au jour où les Etats-Unis, cessant d'être un pays jeune, lui ouvrirent les ressources de leur impatiente énergie. Elle a barré la Marne, dressé Verdun, pavé les plaines du nord. Elle a tenu; elle tiendrait encore. Et, général, si l'on cherche une formule qui ramasse toutes les fibres de cette lutte, que votre expérience militaire me permette celle-ci: les Alliés ont gagné vaillamment une victoire que la France a permise.[1]

---

1 Une autre manifestation d'un caractère tout spécial, que nous tenons aussi à signaler, qui eut lieu à Montréal en l'honneur du général Pau et de la mission française, ce fut la représentation au *gala* de l'Orpheum d'*En pleine gloire*, une œuvre de Mme Madeleine Huguenin. C'était autrement de circonstance, disons-le en passant, que le *Duel* de Lavedan! Mme Madeleine a mis dans cette courte pièce quelque chose de son bon coeur et de son beau talent. *En pleine gloire* se passe dans un village avoisinant Reims en août 1918. Là, ré-

* * *

A Québec, le général Pau et la "mission" française furent également reçus d'une façon brillante. Québec, c'est la tête et le coeur de notre vieille province. C'est là que siègent notre chambre provinciale et notre gouvernement. C'est là que vivent nos meilleurs souvenirs. Tout ce qui se fait dans la cité de Champlain a un cachet spécial. Les saluts à la France y trouvent un cadre historique qui leur convient superbement. Le général Pau et les

---

sident, dans une maison en ruines, où les meubles luxueux se mêlent avec les choses rustiques, Marthe et son frère Césaire. Marthe est une fille de France, dont le père est tombé, victime du devoir, à Verdun, sous les balles allemandes, en criant une dernière fois : "On ne passe pas ! " Marthe enseigne cette histoire à son petit frère Césaire. La troisième scène voit un Canadien français, le lieutenant Dubreuil, raconter l'accueil que reçut au Canada l'appel silencieux de la France envahie. Il raconte les péripéties de l'enrôlement et en vient à parler du 22e régiment pour lequel le colonel Lenoir, le vieux mutilé de 70, professe une profonde admiration. C'est la personnification du Canada français — qui se souvient, bien qu'il ait pu être quelque peu oublié et qu'il ait parfois jalousé l'Alsace d'être tant aimée de la France. Marthe témoigne un sincère amour pour le lieutenant canadien qui, avec ses compatriotes, a tant fait pour la patrie. Mais tout-à-coup le lieutenant rentre tout ensanglanté : il a reçu une balle ! La pièce se termine au moment où le régiment canadien-français passe en chantant l'hymne national du pays, alors que le lieutenant, dans un geste sublime, l'acclame avant de mourir "en pleine gloire".

gens de sa suite y arrivaient le 4 mars au matin. A 1 heure, ils étaient les hôtes du gouvernement à un lunch d'honneur que présidait notre premier ministre, sir Lomer Gouin. Un peu plus tard, nos illustres visiteurs assistaient aux débats de la chambre, où le député d'Arthabaska, M. Perrault, les salua au nom de ses collègues. A 4 heures 30, il y avait réception à l'hôtel de ville, et le soir, le lieutenant gouverneur, Sir Charles Fitzpatrick, recevait le général et sa suite à un dîner d'honneur. Le lendemain matin, comme c'était le *mercredi des cendres,* le vieux général assista à l'office à la basilique et y reçut "les cendres" avec dévotion. Puis, vers 11 heures, il visita l'Université Laval et y fut harangué par le recteur, Mgr Pelletier. De tout ce qui s'est dit, durant ces deux jours, glanons quelques échos ainsi que nous avons fait pour Montréal.

Au lunch d'honneur, sir Lomer Gouin, notre premier ministre, et l'honorable Adélard Turgeon, le président du conseil législatif, portèrent la parole. Ni chez l'un, ni chez l'autre, la politique n'a réussi à éteindre la flamme du verbe de France — ce qu'elle fait pour beaucoup d'autres! — et ils ont tous les deux fait

honneur à notre parler canadien. C'est après les avoir entendus, précisément, que le général Pau a pu dire en souriant à un journaliste qui lui parlait de la légende de notre prétendu *patois* : " Ah ! ce *patois,* je l'entends depuis quelques jours ! Mais, c'est celui que nos orateurs parlent chez nous ! " Sir Lomer Gouin a raconté avec émotion la belle carrière du général Pau.

" J'ai lu dans l'histoire de la guerre de 1870, a-t-il dit, qu'un jeune officier français se trouvait un jour dans un hôpital et devait y subir une grave opération. On manquait de chloroforme. " Gardez ce que vous en avez pour les soldats, dit aux chirurgiens l'officier blessé. Moi, je subirai l'opération à froid." Et il se fit ainsi amputer la main droite. Il avait 22 ans... Quand la paix fut signée, il avait été blessé trois fois, on l'avait décoré de la légion d'honneur et il était capitaine à 23 ans. C'était un homme ! Après la guerre, il fut l'un de ceux qui ne désespérèrent jamais et qui préparèrent la revanche. En 1913, on le vit au premier rang parmi ceux qui luttèrent pour la loi du service militaire de trois ans. En 1914, la part qu'il prit à la campagne d'Alsace fut des plus brillantes. Ce fut l'un des artisans de la victoire. Cet homme-là, c'est le général Pau ! "

Inutile d'ajouter que cette présentation oratoire de l'héroïque mutilé de 1870 et glorieux vainqueur de 1914 fut accueillie avec enthousiasme par tous les auditeurs. M. le premier ministre rappela ensuite que nous avons su rester fidèles à la voix du sang au Canada, tout en étant loyaux aux institutions qui nous régissent. Puis l'honorable M. Turgeon prit la parole en portant le toast à la France.

" La France, dit-il, est incomparable. Nous l'aimons, nous Canadiens français, avec ardeur. Nous l'aimons aussi avec désintéressement. Car il ne se mêle à notre culte pour elle aucune préoccupation politique. Sans que nous le sachions peut-être, des siècles d'atavisme ont mis leur empreinte sur nos âmes. Et c'est pourquoi, dans la cohue des foules uniquement préoccupées de soucis matériels, nous sommes les représentants de l'idéalisme. Nous vivons beaucoup de l'idée française et de l'âme française. Cette âme, on la méconnaissait trop, parce qu'on s'obstinait à la juger d'après une littérature exagérée et fausse qui avait souvent originé dans les librairies de Leipsick. Les soldats de Vaux ou de Verdun n'ont pas déparé la gloire des héros de Roncevaux. Comme jadis le

guerrier grec à Marathon, ou Charles Martel à Poitiers, la France de 1914-1918 a sauvé le monde! "

Avec cette aisance et cette rondeur de langage que nous avions admirées à Montréal, le général Pau a répondu aux orateurs québecois qu'il était heureux de se retrouver dans " une citadelle de la langue française " où il pouvait mieux comprendre les mots et les idées qu'ils expriment. Il a rappelé les jours glorieux de la Marne et montré que la France est toujours heureuse de se battre pour un idéal comme au temps des croisades. Il a enfin exprimé sa gratitude pour l'accueil qu'on lui faisait et il a terminé par ces paroles émouvantes:

" Demain, nous irons déposer des fleurs au pied du monument de Montcalm, de celui qui eut l'honneur de combattre et de mourir le dernier pour la France en ce pays. Nous en déposerons aussi au pied du monument des braves, qui glorifie ensemble les deux grandes races qui se disputèrent jadis la possession du Canada. Et nous nous rappellerons que ce n'est plus en adversaires, mais en alliés, que les fils de ces deux races se sont récemment rencon-

trés pour faire triompher contre un ennemi commun la cause de la civilisation et de l'humanité."

A la chambre, M. le député Perrault, d'Arthabaska, eut des mots très heureux à l'adresse du général et de la France. Sitôt qu'il eut terminé, M. le général alla lui serrer la main et le remercier, cependant que tous les députés l'acclamaient.

De même, Son Honneur le maire Lavigueur, à l'hôtel de ville, a su trouver des expressions très justes à l'adresse de l'hôte d'honneur.

" Les fils de notre ancienne mère-patrie sont toujours assurés d'un accueil chaleureux et profondément sympathique sur le sol de Québec, le berceau de la nation française d'Amérique. Mais ceux d'entre eux qui ont eu, comme vous, général, le glorieux honneur de souffrir pour la France en 1870, et à qui la Providence a ménagé la grande consolation de la victorieuse revanche de 1918, ont un titre particulier à notre affection."

De la réponse du général voici la partie substantielle:

" J'avais eu maintes fois l'occasion de constater que le souvenir de la France était

demeuré vif dans vos cœurs ; mais je suis heureux de prendre davantage contact avec la population de Québec. Nous venons vous remercier, remercier surtout les familles qui ont envoyé leurs fils verser leur sang pour notre cause. Bien que la France ait pu vous manquer un jour, vous n'avez voulu vous souvenir que de vos nobles origines.—La France n'est pas ce peuple que ses adversaires se plaisent à représenter comme dégénéré, ayant perdu toute foi. Ceux qui répandaient ces calomnies, vous les connaissez ! Ceux qui les croyaient ont maintenant les yeux ouverts. On a vu que la France est restée fidèle à son glorieux passé. Elle a pu être légère. Mais aux jours d'épreuve, quand l'avenir de la race et de la civilisation était menacé, elle a renouvelé ses vieilles traditions, elle est redevenue la France des Vercingétorix, des Charles Martel, des croisades, de la monarchie et de la révolution. Le propre de la race française c'est, lorsqu'elle court au sacrifice, de ne pas chercher le profit... et toutes les nations ne peuvent pas en dire autant.— Bien que votre pays n'eût pas été directement menacé, obéissant à l'instinct guerrier de leur race vos fils se sont montrés à la hauteur de nos poilus. Ils avaient eux aussi du poil de France ! Ils

ont là-bas laissé dans le cœur de notre population le souvenir d'êtres véritablement charitables. C'est ainsi que dans le nord de la France, où ils ont fait un si beau travail, ils ont su venir en aide à ces braves gens dont les foyers avaient été anéantis par l'ennemi destructeur et ils ont partagé avec eux leur pain. Cela, on ne l'oubliera jamais!"

Enfin, à Québec comme à Montréal, il y eut, en l'honneur du général et de sa suite, une réception à l'Université Laval. Nous n'avons malheureusement sous la main qu'un pâle résumé des discours qui ont été échangés. Mais l'on sait qu'à Québec, à l'université surtout, la tradition se conserve des bonnes et fortes choses dites toujours axec cette éloquence sobre et fière qui souligne et ennoblit si singulièrement le sens et la portée des affirmations. Quand on a entendu les messieurs du séminaire au congrès de la langue française en 1912, on sait ce que parler veut dire!

"Notre œuvre, a dit le recteur, Mgr Pelletier, notre œuvre, mon général, est une œuvre canadienne: tous nos jeunes élèves aiment leur patrie et s'intéressent à

leur pays. Mais tout en étant canadienne, l'œuvre de Laval est restée bien française; nous croyons même que, pour être tout-à-fait canadienne, elle doit ainsi rester française d'esprit et de cœur. . ."

Il y a là des mots qui sonnent franc. Le vieux soldat qui les entendait ne s'y est pas trompé. Un peu de son cœur a dû, à lui aussi — ce fut le cas naguère pour le regretté Etienne Lamy —, rester attaché à Québec.

" Je ne saurais vous dire, Monseigneur, a-t-il répondu, l'émotion que nous avons ressentie lorsque nous avons foulé cette terre sacrée où flotta jadis le drapeau de la France et où vivent des descendants de Français qui sont restés fidèles à la France et que la France en raison de graves difficultés a dû cesser de soutenir matériellement. Mais la race française est, quoi qu'on dise, fidèle et tenace. Elle est fidèle à son passé, à ses traditions et à ses souvenirs. Elle est tenace pour le maintien des droits que lui confèrent son passé et ses espérances. La race française a continué à se développer à l'ombre d'un autre drapeau qui est le vôtre. Nous vous remercions, au nom de la France, de l'accueil

que vous nous avez fait dans cette ville qui est le foyer de la langue française. Nous nous souviendrons de votre accueil. A notre retour en France nous le dirons à nos gouvernants, à nos amis et à nos parents, et, avec nous, ils prieront pour l'avenir de votre pays. Nous espérons que les circonstances actuelles, qui sont très graves et qui constituent un tournant de l'histoire comme jamais on n'en a vu, contribueront à resserrer les liens qui nous unissent."

Quelques minutes avant cette réception à Laval de Québec, nous l'avons dit, le général était allé recevoir " les cendres " à la basilique comme un simple mortel, et, à son arrivée à Québec, il n'avait pas manqué d'aller saluer le vénéré cardinal Bégin. Et tout cela, c'était d'un bon catholique. Dans son discours au recteur on a remarqué que le général avait parlé de "prières": " A notre retour en France, nous le dirons (que vous êtes fidèles) à nos gouvernants, à nos amis et à nos parents et, avec nous, ils *prieront* pour l'avenir de votre pays. " Naus savons parfaitement que le général Pau était sincère, car il est, comme Foch et Castelnau, un vrai priant. Mais, il y en a tant d'autres!

Pourquoi, d'autre part, ne le dirions-nous point? De l'ensemble de la réception que le Canada a faite au général Pau ne se dégage pas la note catholique que nous aurions aimé entendre. Aux oreilles de cet homme habitué à parler le langage de la foi aussi bien que celui du patriotisme ne sont parvenues la plupart du temps que des affirmations et des protestations de fidélité à la France qui n'avaient sûrement rien de blessant, c'est le moins qu'on puisse dire, pour des oreilles indifférentes ou impies. Affaire de tact et de tolérance, nous dira-t-on. Oui, sans doute. Mais encore?

Un autre point que nous tenons à signaler. Il s'en est fallu de peu, à Montréal du moins, que les *ciceroni* officiels du général et de sa suite ignorent en majeure partie nos institutions catholiques et françaises. C'est vrai que le temps était court. Mais, sans la bienveillance et le bon esprit de M. le consul général Ponsot, peut-être aurions-nous eu quelque oubli regrettable à enregistrer.

Et ç'eût été dommage! Car vraiment, la bonne figure du général Pau était bien dans son cadre dans les milieux catholiques et français. Peut-être même aurait-on pu le lui dire davantage! En tout

cas, son rapide passage au Canada — qui se souvient!— a été pour tous une grande joie et pour quelques-uns une consolation des vilenies dont on les abreuve chez les tenants du *patois canadien-français!* L'illustre général était bien des nôtres! Il nous comprenait et nous le comprenions!

LE MARECHAL FAYOLLE

II

LE MARECHAL FAYOLLE

Pour la première fois, depuis cent-soixante ans, la France, qui, au lendemain de la cession de 1760 et du traité de 1763, nous avait pratiquement oubliés sur les bords de notre Saint-Laurent, ou en partie perdus dans "nos arpents de neige", nous ayant depuis retrouvés et jugés pas trop indignes de son attention, nous a envoyé, exprès pour nous, une "mission" de personnages de premier rang au Canada. Ce fut la mission Fayolle, du nom de l'illustre soldat qui était à sa tête, et ce fut une mission des mieux choisies et des plus représentatives. "Deux douzaines de Français dans ce qu'il y a de mieux, écrivait le chroniqueur Bilodeau, représentant un nombre presque égal de catégories sociales: l'Eglise, l'armée, la marine, les lettres, les sciences et les arts, la famille même, puisque le sexe faible et charmant s'y

trouve; c'est-à-dire toute la France telle que nous la souhaitons! O Canadiens, rallions-nous!"

Cette " mission " est arrivée à Montréal le matin du 25 juin 1921, et en est repartie le 26 un peu avant midi. Afin de nous borner, nous ne voulons parler, au sujet de la mission Fayolle, que de son passage à Montréal plus spécialement.

C'est la première fois, disons-nous, qu'on vient ainsi de France chez nous. Il faut s'entendre. Souvent, sans doute, depuis la venue de la *Capricieuse* qu'a chantée Crémazie en 1855, des Français distingués ont été nos hôtes. En 1912 par exemple, pour ne pas remonter plus haut, une quinzaine de personnalités, à la tête desquelles était M. Hanotaux, nous ont visités. Plus récemment, c'était en 1917, le maréchal Joffre a également passé par notre pays. Dans les pages qui précèdent, nous venons de parler de la belle visite du général Pau en 1919. Et nous pourrions en mentionner encore plusieurs autres. Mais aucun de ces personnages n'était venu exprès pour nous, tandis que la mission Fayolle, c'est à nous d'abord, et même à nous seuls, qu'elle était envoyée. " La mission France-Amérique, nous a dit M. le maré-

chal, vient apporter à la nation canadienne tout entière l'expression de la profonde gratitude de la France." Hanotaux et ses compagnons, puis Joffre et Pau, étaient venus d'abord aux Etats-Unis ou en Extrême-Orient et ne faisaient que s'arrêter chez nous chemin faisant. Fayolle, encore un coup, et ses "deux douzaines de Français" venaient pour nous tout seuls.

Ce mot "mission", dont on use pour désigner ces sortes d'ambassades, peut évidemment se justifier. D'après l'étymologie latine, des envoyés sont toujours des "missi". Qu'on nous permette de noter pourtant que le mot paraissait réservé jusqu'ici à un objet spécial. Les vrais missionnaires, au sens consacré de l'expression, sont ceux de l'Evangile et de la croix du Christ. Et, ces vrais missionnaires, eux aussi venus de France, ont tant fait pour nous dans le passé que, pour notre part, nous ne voyons pas sans quelque peine leur titre passer à d'autres. C'est comme pour le mot "communier", qu'on emploie de nos jours, nous semble-t-il, à des fins beaucoup trop profanes. La langue française n'est-elle pas assez riche pour qu'on laisse aux vocables saints de dénommer, selon que l'usage les y a

consacrés, des choses saintes? Mais ceci n'est dit que par parenthèse. Notre amicale protestation enregistrée une fois pour toutes, nous continuerons à parler, comme tout le monde, de la mission Fayolle.

Et d'abord, ainsi qu'il convient, présentons nos hôtes.

Fayolle lui-même, l'un des six maréchaux de France, a été, tout le monde le sait, l'un des grands chefs et des heureux vainqueurs de la récente guerre mondiale. "Merveilleux soldat, disait la citation qui lui attribuait la médaille militaire en 1919, qui, depuis 1914, n'a cessé de lutter contre l'ennemi..." — "Quand arrive mars 1918, avait dit Foch dans un discours fameux, les Allemands, par un effort imprévu, tentent de s'ouvrir un passage entre les deux armées française et anglaise. La rupture est imminente. En cette sanglante semaine sainte, les deux battants de la porte sont un instant écartés. Mais Fayolle la referme et met le verrou! Nous pouvons, le jour de Pâques, chanter l'alléluia...". Ajoutons que, comme Foch, Castelnau et Pétain, Fayolle, élève des jésuites de la rue des Postes (à Paris), est un catho-

lique fervent dans sa vie privée et dans sa vie extérieure. Ceux d'ailleurs qui l'ont vu prier, dans la basilique de Montréal, le matin du 26 juin, n'en sauraient douter.

Le protocole, si nous l'avons bien saisi d'après les listes publiées, plaçait, tout de suite après M. le maréchal, MM. le sénateur Ménier, les députés Fournier-Sarlovèze et comte de Warren et le vice-amiral Charlier. M. Ménier, industriel importateur, en même temps qu'il est sénateur de Seine et Marne en France, possède au Canada l'île d'Anticosti. Puissamment riche, il est en relations suivies avec la Banque de Montréal, dont il est directeur à titre consultatif. C'est le président du train-exposition que la mission Fayolle venait aussi inaugurer et dont nous parlerons tantôt. M. Fournier-Sarlovèze, chevalier de la légion d'honneur, est député de l'Oise au palais Bourbon. M. le comte de Warren, officier de la légion d'honneur, est député de Meurthe-et-Moselle au même palais Bourbon. M. le vice-amiral Charlier est le commandant en chef de l'escadre de la Méditerranée occidentale.

Venait ensuite Mgr Landrieux, évêque de Dijon, curé-archiprêtre de la ca-

thédrale de Reims aux jours héroïques du bombarbement. Homme de savoir, écrivain vigoureux et entraînant, orateur éloquent, cet évêque de France représentait l'Eglise, et, par lui, l'Eglise, il convient de le constater, faisait fort belle figure dans ce beau groupe de la mission Fayolle. Le clergé et les fidèles du monde catholique canadien ont été particulièrement honorés qu'on ait pensé à faire une place à l'Eglise dans cette délégation. Ainsi que devait le dire Mgr de Dijon lui-même, sa présence chez nous, parmi les envoyés de France, démontrait qu'il y a quelque chose de changé depuis peu au pays de nos pères et que l'union sacrée se maintient.

La diplomatie, les lettres, les sciences et les arts étaient pareillement bien représentés dans la délégation par MM. Besnard, de l'Institut de France et de la Royal Academy de Londres, grand officier de la légion d'honneur, peintre éminent, qui fut directeur à Rome de la villa Médicis; De Loynes, ministre plénipotentiaire, notre ancien consul de France au Canada, qui a laissé à Montréal de si bons souvenirs; Lippmann, de l'Académie des sciences, grand officier de la légion d'honneur, prix Nobel en 1908, un

maître de la physique et un savant, qui devait mourir en mer, hélas! au cours du voyage de retour; Strowski, professeur à la Sorbonne, grand prix Gobert, ex-vice-président de la Société des gens de lettres; Corréard, professeur à l'École libre des sciences politiques, officier de la légion d'honneur; Blériot, l'aviateur qui effectua le premier en 1900 la traversée aérienne au-dessus de la Manche, chevalier de la légion d'honneur.

Nous avions encore, représentant l'industrie, la finance ou le commerce, MM. Dal Plaz, président de la Compagnie transatlantique, commandeur de la légion d'honneur; Jaray, maître des requêtes au conseil d'Etat, l'un des fondateurs, avec M. Hanotaux, du comité France-Amérique; Requin, colonel, qui fit partie de la mission Joffre aux États-Unis en 1917; le marquis Créqui-Montfort, de la même mission, croix de guerre et légion d'honneur; Delmas, de l'agence Havas, chevalier de la légion d'honneur; Guénard, professeur d'université, de l'association française *La Canadienne*; La Halle, de la légion d'honneur; Lejay, croix de guerre, secrétaire de Mgr de Dijon.

Enfin, quatre femmes du meilleur monde, ayant chacune, par leurs œuvres d'artistes ou leurs services d'infirmières, des titres personnels à l'attention publique, Mmes Besnard, De Warren, Lippmann et De Bryas, complétaient magnifiquement ce groupe de " deux douzaines de Français ", choisis, comme disait Bilodeau, " dans ce qu'il y a de mieux ".

Ces délégués de haute distinction apportaient donc au Canada, ainsi que disait le maréchal Fayolle, le témoignage de la gratitude de la France. Le Canada, en effet, a largement fait sa part dans la grande guerre. Le 15 décembre 1918, dans une *interview* donnée à un journal de Paris, l'un de nos évêques pouvait déclarer, documents en mains, que l'armée canadienne a compté, au cours des opérations, jusqu'à 580,000 hommes, dont 45,000 ont été tués, 40,000 blessés et 50,000 renvoyés inaptes à tout service, et que, du fait de la guerre, notre dette nationale s'est accrue de neuf cent millions. (D'après une statisque plus exacte, c'est près de deux billions qu'il faudrait dire aujourd'hui). Ce sont là des chiffres qui parlent éloquemment et c'est un langage que, mieux que tout autre, le chevaleresque peuple de France a su

entendre. La mission Fayolle avait charge de nous l'assurer. Nous en avons été émus autant que flattés.

Mais la délégation française, que nous étions si fiers d'acclamer, avait encore une autre fin en venant vers nous, et même, dès le principe, cette autre fin, c'était sa première raison d'être. Elle venait inaugurer chez nous le train-exposition qui s'est ensuite promené par nos villes et nos campagnes, pour faire mieux connaître à nos gens les produits français, en attendant qu'en France un train-exposition analogue circule qui fasse apprécier là-bas nos produits canadiens. La genèse de cette double exposition ambulante, si importante et si pleine de promesses du point de vue économique, vaut d'être racontée ici et gardée à l'histoire. La France et le Canada ne devraient-ils pas davantage échanger leurs divers produits? Beaucoup d'industriels de l'un et de l'autre pays le pensaient dès avant la guerre. L'un de nos économistes les plus en vue, l'honorable sénateur Beaubien, s'est fait l'actif propagateur de cette idée. Entendu en affaires autant que patriote éclairé, il a mis son esprit d'initiative, qui est puissant, et son éloquence, qui est très vivante, à son service. Dès 1916,

il faisait en France un voyage, au cours duquel il nouait ou consolidait de précieuses relations, jetant un peu partout l'amorce du projet qu'il caressait. Au Canada même, la situation de sa famille et le prestige personnel dont il jouit à bon droit lui permettaient de pousser l'entreprise. A l'automne de 1920, il retournait en France, ayant par ailleurs assis, chez nous, ses espérances et ses prévisions sur des bases solides. Pour activer les échanges entre les deux pays, il estimait à bon droit qu'il fallait qu'ils se connussent mieux. D'où l'idée d'un double train-exposition. " Il faut, disait-il à ses auditeurs de Grenoble, le 13 novembre 1920, que le Canada et la France restent épaule à épaule, ce qui signifie aujourd'hui comptoir à comptoir. A nos liens solides de sympathie il convient d'ajouter ceux, tout aussi solides, de l'intérêt. " Un peu plus tard, dans une forte conférence, toute hérissée de chiffres et pourtant pleine des plus beaux sentiments, il précisait son projet devant un auditoire parisien: " C'est une collaboration, disait-il, que je vous propose, un entre-aide réciproque. Dans ce but, je veux créer deux représentants de commerce nationaux. L'un, sous les traits

d'une femme merveilleusement belle (la France), s'acheminerait par mon pays et frapperait à toutes les portes pour offrir à mes compatriotes sa pacotille séduisante. Ce sera le train-exposition français comprenant huit wagons spéciaux, c'est-à-dire huit écrins, dans lesquels, comme des bijoux, s'étaleront vos produits.." Inutile d'ajouter que l'autre représentant national de commerce ce sera, plus tard, le train-exposition canadien parcourant la France. Notons plutôt que ce fut ainsi que germa l'idée d'obtenir qu'une délégation française vînt inaugurer chez nous ce train-exposition de France.

Entre temps, le comité France-Amérique, qui s'occupe d'affaires aussi bien que de sentiments et sait saisir toutes les bonnes occasions de tendre à son but très noble, imagina de profiter de l'heure et proposa de fortifier la mission qui viendrait au Canada de telle sorte qu'elle parlât, non plus au nom des seuls intérêts économiques de quelques groupes, mais encore à celui des sentiments de toute la France. Le gouvernement Briand s'honora en faisant siennes ces bonnes et belles idées, et la mission Fayolle, constituée, nous l'avons vu, des éléments les plus représentatifs, s'en est venue

vers nous avec un caractère nettement officiel. Elle était chargée notamment de remettre au gouvernement canadien un buste de la France par Rodin, afin de remercier le Canada pour la part qu'il a prise à la défense de la liberté du monde, et de remettre à notre héroïque 22e un drapeau d'honneur offert par le maréchal Foch.[1] Mieux et plus que jamais donc, personnifiée dans ces vingt-quatre personnages, si judicieusement triés sur le volet oserons-nous dire, c'était bien la France qui, au matin du 25 juin 1921,

---

[1] C'est à Québec, le 27 juin, qu'eut lieu la remise du drapeau d'honneur au 22e, et, à Ottawa, le 29, celle du buste de Rodin au gouvernement. — A Québec, le maréchal a fait l'éloge de nos soldats du 22e à Courcelette, à Vimy, à Cambrai... "Honneur à notre race! termina-t-il. La France d'outre-Atlantique a perdu 1,400,000 hommes et vous avez laissé 60,000 des vôtres sur nos champs de bataille! Consolons-nous par la pensée que la victoire a souri à nos drapeaux." — A Ottawa, le maréchal a loué de même l'effort canadien pendant la grande guerre. "La victoire, a-t-il précisé, est l'œuvre de tous les alliés...Mais aucun de ces alliés n'est plus cher à la France que ce Canada, vers qui tout l'attire et dont rien ne la sépare. C'est dans cet esprit qu'elle a fait graver ces mots que vous pourrez lire sous le buste de Rodin: *Au Canada qui a versé son sang pour la liberté du monde la France reconnaissante.* — Ajoutons que l'artiste Rodin a représenté, dans ce bronze, la France par une mère en deuil, dont les traits sont affinés par la douleur et l'angoisse. Elle garde sans doute sa force d'âme, son expression de figure l'indique; mais elle penche sur la vie un regard attristé... Elle est fière de ceux qui l'ont aimée jusqu'à la mort; mais elle les pleure. — E. J. A.

descendait à Montréal du train de New York.[1] Aussi, pour la saluer et la fêter, cette France toujours aimée, nous sommes-nous, suivant le mot de notre Fréchette, vivement et affectueusement ralliés! A plein cœur, France nouvelle, nous acclamions la France de toujours! A pleine voix, nous lui chantions:

> "Jadis la France sur nos bords
> Jeta sa semence immortelle;
> Et nous, secondant ses efforts,
> Avons fait la France nouvelle.
> O Canadiens, rallions-nous!..."

Et maintenant, nous n'avons plus qu'à suivre, pas à pas, si l'on peut dire, les comptes rendus de nos journaux, pour raconter ce que fut, à Montréal, le passage de la mission Fayolle. Nous permettra-t-on cependant une réflexion préliminaire d'ordre général? Il nous parait, comme à beaucoup d'autres du reste, que, dans toutes ces réceptions de missions ou de personnages qui nous visitent, nous manquons déplorablement du sens de la

1. La délégation aurait dû et voulu nous arriver par le Saint-Laurent. Mais la Compagnie transatlantique l'invita à faire la traversée du Havre à New York pour inaugurer son superbe paquebot le *Paris*. Il était difficile de ne pas accepter.

mesure. Nous accablons nos hôtes. C'est à peine s'ils ont le temps de souffler! Du matin jusqu'au soir, et tard dans la nuit souvent, nous les contraignons à se produire. Ce fut ainsi pour Joffre, pour Pau, pour le prince de Galles, pour le cardinal Mercier et pour tant d'autres. Les organisateurs ne sont pas toujours à blâmer. Ils doivent céder, la plupart du temps, à toutes sortes d'exigences. Il faudrait que chacun y mette du sien et qu'on leur rende la tâche plus facile. Ainsi, à part le banquet du Windsor, nous aurions dû limiter à trois ou quatre les réceptions faites à la mission Fayolle: l'hôtel de ville, l'archevêché, la colonie française et peut-être la réception au parc Lafontaine, pour les feux de la Saint-Jean, à cause de son caractère populaire. Le reste aurait dû être renvoyé à un autre jour, et, s'il n'y avait pas d'autre jour disponible, être biffé. On connaît le proverbe *Qui trop embrasse mal étreint.* Nos hôtes ont dû nous juger affectueux, soit, mais terriblement encombrants!

Le train de New York entra en gare à Montréal, le samedi matin, 25 juin, à huit heures et trois quarts. M. le sénateur Beaubien, président du comité de réception, et M. le sénateur Dandurand,

président canadien de France-Amérique, accompagnaient nos visiteurs, au devant de qui ils s'étaient portés à New York même. Une foule considérable encombrait les avenues de la gare Windsor. Les délégués produisirent tout de suite la meilleure impression. Le chroniqueur Bilodeau, que nous avons déjà cité, écrivait :

« On voit apparaître le maréchal en grande tenue bleu-horizon et képi rouge, puis l'amiral Charlier, le colonel Requin, le sénateur Ménier avec une large écharpe tricolore en diagonale sur le plastron, l'éminent artiste Besnard aux épaules d'Hercule, M. Strowsky à la tête d'Alphonse Daudet, bon enfant et yeux profonds, Mgr de Dijon, discret et digne, visage studieux et décidé, puis tel et telle, qu'on regarde en se promettant de s'enquérir de leur identité. Tout ce monde s'arrêta à la grille, la musique joua la *Marseillaise*, les militaires firent le salut, puis on défila vers la porte aux acclamations du public. Le maréchal faisait le meilleur effet, souriant et saluant à droite et à gauche. Grand et un peu mince, les cheveux blancs et rares, tête plutôt ronde, expression de droiture et

d'action directe. Peut-être pas un philosophe raisonneur, mais certainement un brave homme de bon sens, qui se *déprend* quand il est pris! Trop peu méchant pour être homme de conquête ou d'agression, mais homme de défense de premier ordre. On sent que l'ennemi ne pouvait jamais le cerner, celui-là, son cerveau militaire étant comme la tête d'un canard qui tourne dans toutes les directions. Si tous les généraux français sont comme celui-là, il suffirait de les montrer pour dissiper les insinuations d'impérialisme français, répandues par les Allemands et les Anglais. On ne conçoit pas un Fayolle se jetant sur un pays étranger. Les hommes comme lui ne sont faits que pour défendre leur patrie aux moments suprêmes. Joffre y a mis son tranquille entêtement, Foch sa fougue clairvoyante, Mangin sa mâchoire irrésistible, mais Fayolle, ce n'est qu'un paisible citoyen qui se reposait au sein de sa famille lorsque la patrie l'appela aux premiers postes. Sans doute, il savait son métier et l'aimait. Mais son temps était passé. Il fallait pour faire la guerre qu'il se trouvât pris dans mille dangers à la fois. Rendu là, il donna toute sa valeur, celle de voir à tout du même mouvement in-

térieur et comme sans le faire exprès. On ne conçoit pas qu'il eût pu se trouver chez l'ennemi un tacticien capable de faire Fayolle prisonnier, ou simplement de le prendre à bout de ressources. »

Vraiment, cet instantané paraît bien pris sur le vif. Il exprime d'ailleurs l'idée qu'on s'est formée tout de suite rien qu'à le voir du chef de la mission. Les présentations faites, nos hôtes se sont rendus à l'hôtel Windsor, où, bientôt, selon le désir qu'il en avait exprimé, le maréchal reçut les journalistes de Montréal, très heureux, cela va sans le dire, de cette extraordinaire *interview*. Dès l'abord, Fayolle avait voulu, en effet, par la presse, faire connaître exactement, au public canadien, les buts de la mission française. Voici le communiqué qu'il donna à tous nos journaux :

« La mission France-Amérique vient apporter à la nation canadienne tout entière l'expression de la profonde gratitude de la France. Celle-ci gardera toujours un souvenir ému de l'intervention héroïque des forces canadiennes dans la guerre et de l'activité inlassable de la population civile dans les œuvres charita-

bles pendant la durée des hostilités. — Pour montrer le prix que la France attache à cette manifestation, la mission a été composée de personnalités représentant tous les éléments de la vie française. Et c'est afin d'en perpétuer le souvenir qu'elle offrira au gouvernement fédéral un buste par Rodin reeprésentant la France. — La mission s'acquittera d'une autre dette de reconnaissance. Elle n'oublie pas, en effet, qu'elle doit au Canada l'idée première et les facilités d'exécution du train-exposition qu'elle inaugure aujourd'hui et qui contribuera à développer encore les relations entre les deux pays. — La mission aurait désiré entrer au Canada par la voie magnifique du Saint-Laurent, mais elle a tenu à accepter l'aimable invitation de la Compagnie transatlantique qui a voulu s'associer à elle dans le même sentiment de cordiale sympathie en lui donnant passage sur son splendide paquebot le *Paris* à l'occasion de sa première traversée.[1]

1. Ainsi invités à l'honneur de rencontrer les premiers nos hôtes distingués, les journalistes avaient prié l'un d'entre eux, M. Rinfret, rédacteur en chef au *Canada* et député à la chambre fédérale, de saluer en leur nom l'illustre soldat et ses compagnons. Voici la courte allocution, pleine de bonne grâce et de tact, de M. Rinfret : " Monsieur le maréchal, — messieurs de la mission française. — Les journalistes de Montréal

Il convenait que la ville de Montréal souhaitât officiellement la bienvenue aux délégués de France. De l'hôtel Windsor on se rendit donc immédiatement à l'hôtel de ville, et là, en présence d'un public nécessairement restreint, mais choisi, M. le maire Martin, à qui il faut rendre cette justice qu'il ne se dérobe jamais aux charges de ses fonctions, prononça le discours suivant:

« Qu'il nous soit permis, monsieur le maréchal, de vous souhaiter, à vous et aux personnages distingués qui vous accompagnent, la bienvenue dans la métropole canadienne, la troisième ville française du monde. — Vous personnifiez la Fran-

---

sont réunis, ce matin, pour vous souhaiter la plus chaleureuse bienvenue, simplement, avec cette concision qui caractérise la presse. — Nous vous connaissons de longue date. — Durant la guerre, maréchal, nous avons si souvent imprimé votre nom que l'on trouvait toujours au chemin de l'héroïsme! — Nous connaissons aussi les noms de vos compagnons, qui se sont illustrés à l'armée, au barreau ou dans les lettres. — Mais ils ont surtout une qualité qui, pour nous, dépasse toutes les autres, et c'est qu'ils nous viennent de France. — Depuis que votre visite nous a été annoncée, nous avons pavoisé les pages de nos journaux et notre joie éclatait à toutes les lignes. — Maintenant que vous êtes parmi nous, notre émotion nous commande la réserve. Mais c'est du fond de nos coeurs que nous vous disons: "Vous êtes ici chez vous et parmi les vôtres." — Maréchal, messieurs, les représentants de la presse de Montréal vous saluent."

ce héroïque autant que vous incarnez la diversité de son génie. Vos noms illustres nous étaient connus et votre brillante réputation vous a précédés sur les bords du Saint-Laurent. — Vous êtes chargés par votre patrie d'une mission qui vous honore et nous comble de joie. Vous êtes les mages du pays de la lumière et vous nous apportez un trésor précieux: la reconnaissance de la France pour un acte spontané d'amour qui nous a semblé naturel. Ce fut un mouvement de générosité instinctive qui nous fit accomplir ce sacrifice glorieux et nécessaire. Notre cœur, en apprenant que la mère-patrie épuisée pouvait tomber et ne plus se relever sous la masse des assaillants, s'est ému, comme celui de Jeanne d'Arc, de la grande pitié du royaume de France, et le meilleur, le plus pur de notre sang coula pour sa libération. — Votre nom, monsieur le maréchal, avec ceux de vos distingués compatriotes qui nous ont fait l'honneur de nous visiter depuis quelques années, notamment Hanotaux, Joffre et Pau, rayonnera en lettres ineffaçables dans les annales de notre ville. — Montréal vous sait gré de la visite que vous lui faites aujourd'hui. — Vous nous venez au moment où le Canada français

célèbre sa fête nationale. Votre présence ajoute un éclat de plus aux solennités qui doivent la marquer. — Tous les bras sont ouverts pour vous accueillir. Tous les cœurs battent à l'unisson des vôtres. »

La réponse du maréchal fut courte mais substantielle. Ayant su qu'en notre célébration nationale nous allumons volontiers les feux de la Saint-Jean, il se proposa aimablement pour être avec nous, le même soir, aux côtés de notre maire, au pied du bûcher symbolique. Voici comment il parla.

Monsieur le maire,

« Je vous remercie de tout cœur pour la réception cordiale que vous avez faite à la mission française qui apporte au Canada les remerciements et les saluts de la France. Nous nous félicitons de nous trouver ici à l'époque de votre fête nationale. Car nos sentiments sont les mêmes que les vôtres. Aussi nous prendrons part à votre fête avec le plus grand des plaisirs. Nous sommes non seulement vos amis, mais aussi vos frères, et, ce soir, nous allumerons ensemble les feux de la Saint-Jean. »

A deux pas de l'hôtel de ville, notre château Ramezay, ancienne demeure de nos gouverneurs français, est notre meilleur musée des souvenirs. Nos hôtes de la délégation s'y attardèrent quelques instants avant d'aller recevoir à l'Union nationale française les hommages et les vœux de leurs compatriotes en résidence dans notre ville. La colonie française, dans ses locaux de la place Viger, fit à son habitude brillamment les choses. M. Lefebvre du Prez prononça une longue harangue. On offrit des fleurs au maréchal et on but un vin d'honneur. Ému, le maréchal s'exclama: "Nous sommes encore à nous demander si nous sommes bien au Canada et non pas en France!"

Aux Hautes-Etudes, c'est l'Université de Montréal, par la bouche de son recteur, Mgr Gauthier, qui salua à son tour le maréchal et le personnel de la mission. Le choix de l'édifice des Hautes-Etudes pour cette cérémonie s'était fait comme de lui-même. C'est là, en effet, que seraient plus tard exposés les produits français du train-exposition quand ils auraient circulé à travers le pays. C'était là, naturellement, qu'il convenait de conduire un moment la mission venue pour inaugurer cette exposition. Mgr le rec-

teur le remarqua, en ajoutant que c'était de tout cœur qu'on avait mis les salles du musée des Hautes-Études à la disposition des organisateurs et directeurs de la future exposition. Le maréchal répondit qu'il espérait que la pensée française et la pensée canadienne s'harmoniseraient de mieux en mieux dans l'avenir. M. le sénateur Beaubien et M. le sénateur Ménier, directement intéressés à l'œuvre du train-exposition, puisqu'ils en ont été les principaux promoteurs, prirent successivement la parole.

A l'archevêché, où l'on se rendit ensuite, en l'absence de Mgr Bruchési retenu par la maladie, Mgr Gauthier, qui est auxiliaire en même temps que recteur, eut des paroles heureuses à l'adresse des visiteurs. Le maréchal ne dit qu'un mot et, avec une délicatesse qui fut goûtée de tous, passa " son tour " à Mgr Landrieux. L'évêque de Dijon, en quelques courtes phrases, sut être émouvant: " Il y a à peine deux heures que nous sommes dans votre ville, dit-il, et nous nous sentons déjà chez nous. " Il souligna le fait, que sa présence démontrait d'ailleurs, que la France d'après-guerre revient à ses meilleures traditions. " Dans un moment de vertige, ajouta-t-il

finement, la France a pu avoir mal à la tête, mais elle n'a jamais eu mal au cœur."

L'heure du lunch était arrivée. On se retrouva dans la vaste *salle rose* de l'hôtel Windsor. Belle assistance, beau dîner, et, pour l'esprit et pour le cœur, nobles et beaux discours. M. le sénateur Beaubien présidait. L'honorable Doherty représentait le gouvernement. Toutes les autorités, en fait, étaient là. Tout près de Mgr l'évêque auxiliaire de Montréal se trouvait le supérieur de la vénérable compagnie de Saint-Sulpice à qui notre ville doit d'être ce qu'elle est. Ne mentionnons pas d'autres noms. Il y en aurait trop. Plusieurs discours furent prononcés. Tous sans doute avaient leur raison d'être. Que n'a-t-on pas trouvé pourtant le moyen de les limiter davantage? Nous croyons qu'en France, d'ordinaire, on est plus sobre. C'est vrai qu'ici nous parlons deux langues — nous du moins, les Canadiens français. C'est peut-être une excuse valable. Parlèrent donc: M. Doherty, ministre fédéral, et M. Dandurand, sénateur, à qui M. le maréchal répondit au nom de la France; puis M. Beaubien, sénateur, M. Webster, sénateur, et M. Paul Joubert, président

de la chambre de commerce, à qui répondirent M. Ménier et M. Dal Plaz. Enfin, M. de Verneuil, consul de France, présenta à la mission les œuvres de secours organisées au cours de la guerre et depuis par l'élite de nos Montréalaises... De ces discours que faut-il retenir? Obligé de faire un choix pour nous restreindre, nous avouons que notre embarras est extrême. Exécutons-nous quand même et relevons ce qui nous a le plus frappé.

L'honorable M. Doherty, au nom du gouvernement, a souhaité en termes excellents, et avec autorité, la bienvenue à la mission Fayolle. Nous pardonnera-t-il d'opiner qu'il n'a pas été très heureux en rappelant que M. le maréchal avait exprimé le désir qu'il y eût aussi peu de discours que possible, alors précisément qu'on leur en imposait six, à ses compagnons et à lui, du côté canadien... et qu'on leur en réclamait trois! Notons tout de suite, à sa décharge, que l'honorable ministre, tout à l'union sacrée, a bien voulu parler français. C'est une attention dont on lui a su gré.

L'honorable M. Dandurand, toujours si fervent pour tout ce qui touche à la France, a fait un discours plein d'esprit et de cœur. Votre Clemenceau, a-

t-il dit en substance, recevant un jour les parlementaires britanniques, leur faisait remarquer qu'il attendait depuis 900 ans ses frères normands émigrés en Angleterre avec Guillaume le Conquérant... tandis que nous, au Canada, nous n'attendons que depuis 160 ans! Mais les Normands de l'île des saints ont changé, eux, leurs noms et leur langue. Pas nous! Nous sommes encore des Canadiens, comme au temps de Montcalm et de Lévis, et nous parlons toujours français. Evoquant le mot de Siéyès, qui se flattait d'avoir duré en des temps difficiles, M. le sénateur précise: "Ce n'est peut-être pas sans quelque surprise que vous trouverez aujourd'hui chez nous trois millions de Français, descendants des dix mille familles à qui vous aviez dit adieu lors de la signature du traité de Paris en 1763?" Et plus loin il ajoute, à l'honneur du clergé canadien, ce bel hommage: "Vous n'aurez guère le temps de visiter nos collèges et nos universités. Les vieux murs de ces institutions vous eussent dit tout ce que nous devons à notre clergé dans le domaine de l'enseignement." Puis il exprime l'espoir que nous puisions toujours aux sources de la science française au point que

nous en venions un jour à échanger avec ceux de France nos propres professeurs! Enfin, il célèbre les exploits, au cours de la guerre, des soldats et des marins français.

La santé de la France étant ainsi portée, M. le maréchal y répondit en ce beau langage, clair, net, décisif et lapidaire, qui convient si bien à un émule de Napoléon. Il dit:

«J'ai passé ici une journée inoubliable, l'une des plus belles de ma vie. Et vous savez à quelles démonstrations, depuis l'armistice, j'ai été convié. Ce fut d'abord l'entrée à Metz, c'est-à-dire le retour sans coup férir, comme pour mieux marquer la défaite totale des Allemands, dans la plus puissante forteresse du monde. Ce fut ensuite l'entrée à Strasbourg, où l'on sentait vibrer l'âme de tout un peuple, cette âme d'Alsace-Lorraine à laquelle seule l'âme canadienne peut se comparer. Ce fut encore l'entrée à Mayence, où se consacrait magnifiquement la victoire française et alliée. Ce fut aussi le passage sous l'Arc de Triomphe, où nous associions aux gloires du passé celles du présent. Ce fut enfin, à Rome, dans Saint-Pierre, la canonisation de la sainte de la

patrie, Jeanne d'Arc... Au souvenir de ces grandes et belles journées s'ajoutera désormais celui de ma visite à Montréal. Vous avez gardé intactes votre langue et vos traditions. Honneur à vous! En vous disant merci, je confonds dans un même sentiment notre France d'Europe et votre France du Canada! »

Après le toast à la France vint naturellement celui qui devait être porté par M. Beaubien, puis par MM. Webster et Joubert au nom des chambres de commerce montréalaises, aux relations commerciales franco-canadiennes de l'avenir, toast auquel deux membres de la délégation, MM. Ménier et Dal Plaz, répondirent. C'est à ce déjeûner, en effet, qu'eut lieu, figurativement et comme par allégorie, l'inauguration du train-exposition qui devait circuler dans la suite par tout le Canada. M. Beaubien refit une fois de plus la genèse de son projet, maintenant enfin mis à exécution, puis il continua en s'adressant aux délégués de France:

« Vous l'avez accueilli, messieurs, ce projet, le regard fixé vers le lointain horizon de votre prospérité et de la nôtre,

anxieux de relever vos ruines, mais désireux aussi d'apporter, comme témoignage de votre reconnaissance à notre pays, un vigoureux essor à nos propres établissements de commerce et d'industrie. Puissions-nous persévérer dans notre dessein commun et raviver, tant du point de vue intellectuel que du point de vue économique, les relations que les circonstances avaient entre nous naguère interrompues. »

MM. Ménier et Dal Plaz soulignèrent l'importance du projet Beaubien et exprimèrent éloquemment le vœu de le voir réussir pour l'avantage de la France et du Canada. M. le consul de Verneuil clôtura la série des discours en parlant de nos œuvres féminines d'assistance pendant la guerre et depuis.

Cela faisait sans doute beaucoup de discours. Mais il faut convenir qu'on les écouta sans lassitude. Ils répondaient à un réel besoin des âmes.

Après avoir absorbé ce copieux menu de bonnes et belles paroles, on alla se promener sur la montagne. Reconnaissons que nos hôtes et leurs commensaux l'avaient bien mérité. D'ailleurs, ils n'avaient pas fini, car le programme de la soirée était en-

core assez encombré. Du sommet du Mont-Royal, le maréchal et ceux qui l'accompagnaient admirèrent le panorama qui se déroule au loin et la vaste cité que leur passage mettait en fête. Un essaim de jeunes filles, barrant soudain la route, exigèrent gracieusement qu'on posât devant leurs kodaks. On fit aussi la rencontre de l'ancien président Taft, des Etats-Unis, avec qui le maréchal causa quelques instants.

Le soir, pour le dîner, comme on dit en France, ou pour le souper, ainsi qu'on s'exprime ici, plusieurs de nos meilleures familles, celles des Beaubien en particulier, à qui cet honneur était légitimement dû, se partagèrent les hôtes de France. A l'archevêché, nous eûmes la joie de recevoir Mgr Landrieux et son secrétaire l'abbé Lejay.

Le conservateur de notre bibliothèque municipale, M. Hector Garneau, petit-fils de notre historien national et historien lui-même, avait trouvé le moyen de faire placer, en une journée déjà si chargée, une visite de son immeuble et de ses richesses par les délégués de France. C'est le maréchal Joffre qui, en 1917, a mis le premier son paraphe sur le registre d'honneur de notre palais des livres. Tant que

notre ami M. Garneau sera là, il s'en inscrira d'autres! Le soir donc, le maréchal Fayolle, avant de se rendre au parc Lafontaine, s'arrêta à la bibliothèque avec plusieurs de ses compagnons de la mission. On s'intéressa aux autographes de Champlain (1613), du Père Hennepin (1688), de Dollard (1658), de Frontenac (1690) et de quelques autres de nos gloires. C'est au cours de cette visite de la bibliothèque que le maréchal remit, au nom de la France, la médaille de la reconnaissance française à M. le sénateur Dandurand, notre président de France-Amérique, le plus français des Canadiens, dont la fille précisément a épousé un Beaubien.

Enfin ce fut, tard dans la nuit, l'allumage des feux de la Saint-Jean, que M. le maréchal, on s'en souvient, avait spontanément proposé, le matin, de présider conjointement avec notre maire, l'honorable Médéric Martin. Là encore, avant la flambée traditionnelle, il y eut des discours. C'était, par excellence, en l'honneur de nos visiteurs, la manifestation populaire. Naturellement, notre association nationale, la Saint-Jean Baptiste, en avait assumé la direction. Son président, M. le notaire Victor Morin,

lut une adresse. M. le député Rinfret et le lieutenant colonel Dubuc, l'un de nos héros de la grande guerre, prononcèrent d'ardentes et fières harangues. M. le député Fournier-Sarlovèze répondit au nom de la délégation. Le maréchal déposa une couronne aux pieds du monument Dollard — puisque hélas! Lafontaine, dans son parc, n'a pas encore le sien! — Enfin, l'on mit le feu au bûcher de joie.

De ce qui s'est dit là nous ne pouvons pas tout retenir. Mais quelques citations s'imposent qui caractériseront mieux que nous ne saurions le faire le sens et la portée de cette ultime manifestation d'amour de la France au soir d'un vrai beau jour.

« Interprète officiel de la pensée canadienne-française, disait M. Morin, la société Saint-Jean-Baptiste salue les messagers de France... Aux guerriers qui ont buriné les plus sublimes pages de l'histoire moderne, aux penseurs qui incarnent les plus hautes conceptions de l'esprit humain, aux ouvriers des forces économiques internationales, à vous tous, représentants accrédités de la France immortelle, nous souhaitons la plus cor-

diale bienvenue. Trois millions de nos compatriotes ont célébré hier leur fête nationale. C'est une tradition que nos pères ont apportée de France il y a trois cents ans et que nous gardons avec un soin jaloux. En dépit des siècles écoulés, et sans faillir à la loyauté due à une autre allégeance, nous y trouvons le parfum toujours suave de nos origines. Ce sont les échos de cette fête et les effluves de ce parfum qui montent vers nous ce soir et nous font vous crier avec l'âme de tout un peuple qui se souvient: "Vive la France!"»

Notre excellent baryton Saucier chanta alors le *Jadis la France sur nos bords* de Fréchette, cependant qu'au refrain la foule immense, sous la direction du maître Pelletier, reprenait: *"Vive la France!"*

Du vibrant discours du député Rinfret ne citons que le couplet final — car c'était encore un chant — qui résume et dit tout.

« Nous avons été nourris de votre pensée. C'est votre sang qui coule dans nos veines. Vos aïeux étaient les nôtres. Nous avons au cœur semblables affections. Nous avons pleuré vos défaites et nous

avons clamé vos victoires. C'est la grande âme de la France qui nous anime ce soir! C'est elle qui chante par la voix de cette foule! C'est elle qui monte aux cieux, pure et ardente, dans nos feux de la Saint-Jean! »

Le colonel Dubuc évoqua les hauts faits canadiens de la guerre. Comme jadis de Mun pour ceux de la montée de Saint-Privat en 1870, il pouvait dire: "J'en étais". Il raconta Courcelette, Vimy, Amiens, puis Cambrai, Valencienne et Mons. Il termina comme suit:

« Votre présence ici, ce soir, monsieur le maréchal, nous a rappelé cette épopée de gloire. Pour les émotions inexprimables qu'elle éveille en nos âmes, nous, les rescapés du front, nous vous exprimons, à vous, monsieur le maréchal, et à vos collègues, et, par vous tous, à la France, notre reconnaissance éternelle. »

Ce nous est une fierté de pouvoir proclamer que l'immense foule réunie au parc Lafontaine suivait avec une émotion visible ces ardents commentaires de notre *Vive la France!* et que très visiblement aussi cette émotion gagnait nos hôtes. On l'éprouva profondément quand M. Fournier-Sarlovèze prit la parole au nom du maréchal et de la délégation. Ai-

mablement, il félicita nos orateurs de s'exprimer en un français clair, pur et magnifique. Avec une grâce parfaite, il nous affirma que la mission Fayolle incarnait la France tout entière et que, cette France, elle s'honorait en nous envoyant les plus illustres de ses enfants. Et la foule de reprendre spontanément :

O Canadiens, rallions-nous !
Et près du vieux drapeau, symbole d'espérance.
Ensemble crions, à genoux,
Vive la France !

Cette journée, si pleine, devait encore avoir un lendemain. Et, selon l'esprit de nos plus chères traditions, c'est, cette fois, aux pieds des autels, dans la basilique de Montréal, que nous devions, nos frères de France et nous, nous retrouver. Le maréchal et la plupart des membres de la mission y assistèrent, en effet, à la messe de 9 heures, laquelle fut dite par M. Urique, prêtre de Saint-Sulpice, directeur de notre grand séminaire, naguère condisciple de l'un de nos hôtes, Mgr Landrieux. A l'évangile, Mgr Gauthier, auxiliaire de Montréal et ancien curé de la basilique-cathédrale, souhaita la bienvenue aux " fidèles " venus de France. Après lui, Mgr de Dijon nous

entretint surtout du renouveau religieux dont l'Eglise de l'ancienne Gaule a tant sujet de se réjouir. Retenons au moins quelques idées maitresses de ces deux allocutions sacrées.

Nous avions lieu, sans doute, cette fois encore, comme si souvent à Montréal depuis deux ans, de regretter l'absence de Mgr Bruchési, que la maladie contraint à un repos prolongé. Mieux que personne, on ne l'ignore pas plus en France qu'au Canada — Mgr de Dijon avait bien voulu nous le dire au salon du palais épiscopal —, notre éminent archevêque, en ces circonstances d'elles-mêmes émouvantes, possède le secret des mots qui conviennent. Mais il n'est que juste d'ajouter que l'auxiliaire qu'il s'est choisi le supplée, dans cet art de manier la parole, avec un incomparable talent.

En termes heureux et délicats, et avec une réelle éloquence, Mgr Gauthier rappelle le passage, dans cette même basilique, il y a neuf ans, de la mission Hanotaux, pour souligner non sans à propos le fait que, si toujours nous sommes heureux de voir des fils de France prier avec nous le même Dieu, nous le sommes davantage aujourd'hui qu'ils sont venus exprès pour nous. Il salue en particu-

lier le maréchal et l'évêque, qui occupent des sièges d'honneur, au pied du balustre, au centre de la délégation. Il dit les divers buts de la mission, que nous avons déjà indiqués. Il insiste sur l'importance et l'avantage des échanges intellectuels et commerciaux entre la France et le Canada. Puis, il parle avec émotion de la part prise par les nôtres dans la grande guerre. Il fait l'éloge des hommes d'Eglise et des hommes d'Etat de France. Il félicite le cher pays de nos pères d'avoir repris sa place au Vatican. Il termine en exprimant le vœu que la France soit toujours désormais glorieuse et belle, comme au temps où elle méritait de s'entendre dénommer la fille aînée de l'Eglise.

Mgr Landrieux a 64 ans et il est évêque de Dijon depuis 1916. Il était précédemment, auprès du cardinal Luçon, curé de la cathédrale de Reims. Sa parole et ses écrits ont eu des échos qui sont venus jusqu'à nous. Quelque chose de l'auréole de la cathédrale et de la ville martyres rayonne autour de sa figure si française quand il paraît en chaire. Il se dit heureux de reconnaître en nous des frères par le sang. La mission au nom de laquelle il parle, c'est la France elle-

même. Il regrette que notre archevêque soit malade et fait des vœux pour son prochain et complet rétablissement. La France est grande et religieuse. Elle n'est pas ce que certains disent. Elle a trop besoin de son clergé pour toujours le négliger. Voyez son rapprochement d'hier avec Rome, écoutez son appel de naguère à ses évêques! Aussi, ajoute le prélat, nous l'avons servie avec loyauté. Le prêtre français, au cours de la guerre, a exercé auprès des soldats une action profonde. Il ne faut pas s'imaginer que les classes dirigeantes soient toutes là-bas incroyantes. Le miracle de sainte Jeanne d'Arc se continue. Elle conduit toujours la France par la main. Ceux qui dénigrent ce pays font une vilaine et menteuse besogne. Mieux et plus que jamais, la France se relève et va se relever complètement. Que les Canadiens s'unissent à leurs frères pour chanter l'hymne de sa résurrection: *surrexit Gallia, surrexit vere!*

La cérémonie religieuse terminée, la mission française s'est embarquée à bord du *sir Montague Allan* pour se rendre à Québec. Elle n'avait pas passé trente heures à Montréal. Mais ces heures avaient été bien belles! Sûrement,

elles sont de celles que la ville de Maisonneuve n'oubliera jamais.

Aux heures aimées de notre séjour dans la vieille et historique *Maison des Carmes* à Paris, il y a vingt-cinq ans, dans une fête intime, nous avions essayé de dire, un soir, à nos confrères de France, en de modestes vers, comment et jusqu'où nous restons fidèles, au Canada, aux souvenirs de nos origines françaises. A cause des sentiments qu'ils expriment, ces pauvres vers, qu'on nous pardonne d'en citer ici quelques-uns. Ils disent encore aujourd'hui, exactement, ce que nous éprouvons pour la France, c'est-à-dire tout ce que le passage de la mission Fayolle chez nous a rappelé et fait de nouveau vibrer dans notre âme :

Hélas! Dieu l'a voulu, les chers vieux drapeaux blancs,
Pour repasser les mers, ont refermé leur aile.
Maïs l'étendard anglais, au cœur des nouveaux Francs,
S'il imposa respect, laissa d'être fidèle.
A l'ancienne patrie on gardait son amour,
Tandis qu'à la nouvelle on donnait sa parole.
Et quand vient désormais des fêtes le grand jour,
Le Canadien joyeux se dit : "Je me console!"

Je me console, oh! oui, chante tout Canadien,
Car librement je puis, à nos couleurs anglaises,
Sur les riches versants du pays laurentien,
Marier en plein vent les trois couleurs françaises.
Gardant mes souvenirs, donnant ma loyauté,
Je m'en vais tressaillant de joyeuse espérance.
Ami de Dieu, mon maître, en toute liberté,
Je suis sujet anglais, mais toujours fils de France!

LE MARECHAL FOCH

LE MARECHAL FOCH

Dans le beau discours qu'il prononçait sur les prix de vertu à l'Académie française le 1er décembre dernier (1921), M. René Doumic, parlant de la fondation du prix Etienne Lamy destiné à honorer et à récompenser les familles nombreuses en France, s'exprimait ainsi: "Etienne Lamy était allé au Canada. Il avait été frappé du même phénomène qu'y notait encore, il y a quelques semaines, au cours de la mission qu'il a si brillamment conduite, le maréchal Fayolle, je veux dire l'extraordinaire fécondité des familles françaises dans ce pays catholique et agricole."

Ce n'est pas souvent que le nom du Canada est prononcé sous la coupole du palais Mazarin par une bouche d'immortel. Mais nous y voici, et à plus d'une fois déjà. Nous avons l'espoir qu'il le sera de plus en plus à l'avenir. Dans ce même discours, M. Doumic raconte que l'Académie française, pour attribuer ses prix aux familles nombreuses, voudrait

désormais se faire aider par les Académies des provinces (en France). Qui sait s'il ne lui plaira pas de s'adresser un jour pour en décerner quelques-uns à la section française de notre Société Royale, que notre ami M. le chanoine Chartier s'obstine avec une louable persévérance à appeler l'Académie canadienne? Québec, en un sens très réel et en dépit des traités, n'est-il pas encore une province française?

Ce qui est sûr, c'est que, depuis quelques années, les visites, chez nous, de missions françaises, ou d'hommes illustres de France, se succèdent et se multiplient. Nous venons de raconter ce que furent les passages de Pau et de Fayolle au Canada et surtout à Montréal. Parlons maintenant de celui de Foch, à Ottawa, à Montréal et à Québec, en décembre 1921.

Le maréchal Foch, le plus grand soldat des temps modernes, le généralissime vainqueur du gigantesque conflit 1914-1918 qui a divisé le monde en deux et a failli le mener à sa ruine, Foch est donc venu au Canada. Il a passé par nos villes très vite, trop vite à notre gré, comme un bolide, a dit quelqu'un, ou

mieux, a rectifié le président de l'Alliance française, comme un météore.

Si connues que soient, des lecteurs canadiens, la figure, la carrière et la gloire du maréchal Foch, il nous convient cependant, nous semble-t-il, d'en parler au moins succinctement, avant d'entreprendre le récit de son passage au milieu de nous.

Dans le *Correspondant* du 25 janvier 1915, bien avant que Foch fut devenu généralissime au sortir de l'entrevue fameuse de Doullens, *Miles,* qui a écrit de si belles silhouettes des hommes de guerre que l'actualité mettait en vedette, a tracé du professeur et du tacticien qu'était déjà ce général au moment de la guerre naissante le plus vivant des portraits. Nous détachons de l'ensemble de cette étude quelques traits qui vont nous permettre de bien camper notre maréchal d'aujourd'hui :

« Mince, élégant, bien pris dans le dolman..., Foch frappait tout de suite par une expression d'énergie, de calme et de droiture. Le front était haut, le nez fin et droit, les yeux d'un gris bleu regardant bien en face. Il parlait sans gestes (à l'*Ecole de stratégie et de tacti-*

que) avec autorité et conviction, d'une voix grave, rude, un peu monotone... C'était le plus profond et le plus original des professeurs de l'*Ecole de guerre*... »

Plus loin, *Miles* complète ainsi sa description du héros, considéré, cette fois, du point de vue de la valeur intellectuelle et morale :

« De même que le général Joffre (lui aussi maintenant maréchal), Foch parle peu. Mais, plutôt qu'un silencieux, il serait ce que les Anglais appellent un homme de peu de paroles. Il s'exprime volontiers avec une concision qui donne à son langage une vigueur singulière. Sa maîtrise n'est pas de la froideur. Il est un enthousiaste et excelle à faire partager sa passion pour tout ce qui touche à l'armée... On ne résiste pas à la chaleur de sa conviction. Il séduit les cœurs autant qu'il conquiert les intelligences... C'est un de ces chefs qui obtiennent de ceux qui sont sous leurs ordres un rendement exceptionnel, parce qu'ils ont gagné leur dévouement. Ceux qui ne l'ont vu que de loin lui savent gré de sa droiture et d'une fermeté de caractère qui ne s'est jamais démentie... Ceux qui l'ont approché de plus près ont constaté et res-

senti sur eux-mêmes les effets de cette bonté qui lui faisait accueillir leurs confidences et s'intéresser à leurs préoccupations personnelles. Il impose le respect de ses idées à ceux mêmes qui ne les partagent pas. Catholique pratiquant, il dédaigna toujours de faire dans sa conduite la moindre concession à l'esprit régnant.[1] A tous il inspire une confiance absolue. On l'admire, on le respecte, on l'aime. Il exerce un ascendant auquel on ne résiste pas et possède au suprême degré l'autorité et le don du commandement."

D'où venait, au début de la guerre, ce colonel bientôt général, puis maréchal, homme si complet, et comment s'était-il formé? L'article du *Correspondant* nous fournit encore toute la substance de son *curriculum vitae*, en d'autres termes de sa carrière. Ferdinand Foch est né, le 4 août 1851, à Tarbes (tout près de Lourdes), où son père était secrétaire général de la préfecture. Son père et sa mère

---

[1] On a raconté (*Démocratie nouvelle* — décembre 1918) qu'un jour de la dernière semaine de guerre, M. Clemenceau s'était rendu au *grand quartier général* pour conférer avec Foch. "Le maréchal, lui dit-on, est à la messe; mais on peut l'avertir que vous êtes là?" "Non, non, laissez-le, répliqua le *tigre*, ça lui a trop bien réussi jusqu'à présent."

étaient des vaillants, doués du sens chrétien le plus fort et le plus pratique. L'un de ses frères est jésuite. Ferdinand suivit les classes du lycée de Tarbes, puis de celui de Rodez. Ensuite il passa au collège Saint-Michel à Saint-Etienne et enfin à celui de Saint-Clément à Metz, où son père, en changeant de situation comme tous les fonctionnaires, alla successivement demeurer. A Saint-Etienne et à Metz, deux collèges sous la direction des jésuites, le jeune Ferdinand passa son baccalauréat puis se prépara à Polytechnique. Dès cette époque, on remarqua qu'il avait " l'esprit géométrique " et qu'il était " un passionné de l'histoire ". Travailleur et exemplaire, aimé et estimé de tous, il se vit décerner par le vote de ses condisciples, à Saint-Clément de Metz, le grand prix de sagesse.[1] En 1870, la guerre éclate. Foch ferme ses livres et s'engage volontaire. Mais l'armistice de la défaite survient

1. Rappelant récemment, dans sa tournée aux Etats-Unis, alors qu'il recevait un diplome de docteur des mains des jésuites directeurs de l'Université de Fordham, ses années de Metz, le maréchal disait: " Savoir travailler, voilà la leçon que j'ai retenue de mes anciens maitres. Avec elle, j'ai emporté la divine lumière de la foi pour me guider vers le succès dans mes œuvres et me donner des forces pour vivre selon ce qui est juste et vrai."

avant qu'il ne soit sorti des dépôts. Il est témoin du désastre et s'en souviendra toujours. Il retourne à ses cours et est reçu à Polytechnique en 1871. A sa sortie de Fontainebleau, il va en garnison à Tarbes, suit les cours de Saumur (cavalerie), passe capitaine en 1878, est reçu à l'Ecole de guerre en 1884, devient chef d'escadron en1891, est nommé professeur à l'Ecole de stratégie en 1896... Voilà que l'horizon s'obscurcit soudain. En 1901, Foch, trop catholique, doit quitter l'Ecole. Il s'en va, lieutenant-colonel, à Laon, puis, en 1903, il passe commandant à Vannes. Enfin, en 1907, il devient général de brigade et va commander le 5e corps à Orléans. Quelques mois plus tard, il est nommé commandant de l'Ecole de guerre, par M. Clemenceau, si nous ne nous trompons pas, à qui on aurait dit: "Mais il a un frère jésuite!" et qui aurait répondu:" Qu'on me f... la paix! C'est lui qu'il faut là." En 1911, il est à la tête de la 12e division à Chaumont. En 1912, il est général et commande le 8e corps, pour passer bientôt au poste d'honneur qu'est le commandement du 20e à Nancy. C'est là que la guerre l'a trouvé en 1914.

Ce qu'il a fait depuis est trop connu pour qu'il soit besoin d'y insister. Racontons seulement comment il devint généralissime en 1918. L'entrevue de Doullens est désormais historique. Le récit qu'en a fait Stéphane Lauzanne est de ceux qui ne meurent pas. Il nous semble que la citation s'en impose. Mieux que tout autre, sans doute, ce moment de sa vie peint le héros tel qu'il est. Nous passons la plume à Lauzanne :

« Le mercredi 26 mars 1918, M. Poincaré se rend en automobile à Doullens. Une scène d'histoire — la plus grande scène d'histoire de la guerre — va s'y dérouler. Lorsqu'il descend de voiture, on lui annonce que le maréchal Douglas Haig est enfermé à la mairie, en conférence avec ses commandants d'armée et qu'il serait peut-être préférable de ne pas l'interrompre. Pour tromper l'attente et se défendre contre la bise aigre qui fouette les visages, ceux qui sont là se promènent de long en large dans le petit square de l'hôtel de ville. Ceux qui sont là, c'est M. Poincaré, c'est M. Clemenceau, c'est M. Loucheur, et c'est aussi un général en gris ardoise qui fourre de temps à autre, rageusement, sous son bras gauche, une

vieille canne sculptée de poilu: Foch. On ne sait exactement qui lui a dit de venir; mais il est venu. Dès qu'il voit le président de la république, il s'approche de lui, le prend à part, et lui dit. — " Vous ne connaissez pas, monsieur le président, les ordres qui ont été donnés? " Le président, en effet, ne connaissait pas ces ordres. Ils étaient graves. Ils comportaient le repliement presque complet de l'armée et entraînaient à bref délai l'évacuation de Paris. Ils semblaient produire chez le vainqueur de Fère-Champenoise une surexcitation extrême. De sa voix brève, nerveuse, saccadée, il répétait. — " Paris! Paris n'a rien à voir là-dedans, Paris est loin... C'est là où il est qu'on doit arrêter le Boche... On l'arrête toujours, le Boche; il suffit d'en donner l'ordre... Haig et Pétain sont deux hommes qui tiennent fermée une porte à deux battants. La porte a été forcée. Et ils sont là, tous deux, chacun derrière son battant, regardant s'engouffrer l'ennemi et ne sachant pas comment fermer la porte et qui doit commencer! " — " Mais les arrêteriez-vous? " demande M. Loucheur qui s'était approché. — " Heu! repart Foch, vous connaissez ma méthode... Heu, je colle un pain

à cacheter là, puis un là, puis un autre là... Le Boche n'avance presque plus. J'en colle encore un là. Et le Boche est fixé. On fixe toujours le Boche..."

" Soudain, sur le perron de l'hôtel de ville les deux minces silhouettes du maréchal Haig et de lord Milner se profilent. La conférence anglo-française va commencer. En hâte, tout le monde se dirige vers la mairie. On s'installe dans une grande salle nue, autour d'une table étroite. M. Poincaré est assis au milieu, ayant le gouvernement anglais représenté par lord Milner à sa droite et le gouvernement français représenté par M. Clemenceau à sa gauche. Un peu plus loin, le maréchal Haig, les généraux Foch et Pétain ont pris place. M. Loucheur, assis au bout de la table, fait office de secrétaire. Chacun, même à cette heure solennelle, garde sa physionomie propre. M. Poincaré est calme, M. Clemenceau caustique, lord Milner flegmatique, Foch nerveux, Pétain impénétrable. Haig a la figure tendue et harassée d'un homme qui n'a pas dormi depuis trois nuits.

" M. Poincaré prend la parole. Avec cette lucidité qui, aux minutes les plus troubles, ne l'abandonne pas, il expose

la situation. Et il ajoute avec énergie que, pour lui, il ne saurait être question d'arrêter les Boches que là où ils sont —non ailleurs. Le maréchal Haig dit que pour sa part il est prêt à faire de son mieux et à défendre Amiens. Sur ce mot, Foch bondit, frappe la table et s'écrie: — "Mais non, maréchal, mais non, ce n'est pas d'Amiens qu'il s'agit: il faut vaincre avant Amiens, il faut vaincre où nous sommes..." En quelques phrases hachées, métalliques, il refait sa démonstration du square. Il répète les paroles que depuis vingt-quatre heures il ne cesse de mâchonner... Sans doute, il eût mieux valu arrêter les Boches sur la Somme. Mais maintenant on n'a plus le choix. Il faut les arrêter où ils sont, il faut les arrêter tout de suite. Et, pour cela, il n'y a qu'à en donner l'ordre. A ce moment, lord Milner se lève et fait signe à M. Clemenceau. Un bref dialogue s'engage entre eux à demi-voix. On entend lord Milner dire à plusieurs reprises: "There is the man..." (Voilà l'homme qu'il nous faut.) Haig se lève à son tour et va le rejoindre. C'est une noble et belle figure que celle de ce vaillant soldat. Dès le premier jour de la mortelle bataille, la vérité lui est apparue. Il n'y a pas

de soudure et pas toujours d'entente entre les deux armées alliées. Si on continue ainsi, on va à la débâcle. Un seul remède existe: mettre au-dessus de lui et au-dessus de Pétain un chef unique auquel tous deux seront subordonnés. Pour lui, il se mettra volontiers sous les ordres de Foch. Voici quarante-huit heures déjà qu'il l'a télégraphié à son gouvernement. M. Clemenceau revient alors vers la table, où les autres assistants continuaient à tenir conseil. Et, à voix haute, il propose à Pétain de faire comme Haig et de se mettre sous les ordres de Foch. Puis M. Loucheur prend une feuille de papier et, séance tenante, rédige la déclaration, qui fut plus tard rendue publique, aux termes de laquelle " le général Foch avait pour mission de coordonner les efforts des deux armées ". — Puisque vous avez une si bonne écriture, fait M. Clémenceau, écrivez donc cette déclaration en deux exemplaires. Nous la signerons immédiatement.»

" Il en est ainsi fait, et la décision par laquelle un chef unique est mis à la tête des deux armées est signée au crayon sur une simple feuille volante. »

On sait ce qui est ensuite advenu: le refoulement des Allemands, la deux-

ième victoire de la Marne, la capitulation, l'armistice, la victoire! N'insistons pas. Le grand soldat qui nous visitait les 11 et 12 décembre nous est maintenant parfaitement connu. Ajoutons que Foch, bientôt créé maréchal comme Joffre, fut, comme Joffre également, l'année d'après, reçu à l'Académie française, où il vint prendre séance le 5 février 1920. Il y fit l'éloge de son prédécesseur, M. le marquis de Vogüé, l'historien de Villars — qui sauva la France à Denain (1712) comme lui-même vient de sauver la France et le monde (1918). L'ancien président Poincaré, qui le recevait, raconta sa carrière, surtout son action au cours de la guerre et pour la victoire, avec cette maîtrise de la pensée et de la langue qui le distingue. Il débuta finement, variant la formule qui veut que le directeur de l'Académie salue le récipiendaire par le seul mot *Monsieur*, en disant à son nouveau collègue: *Monsieur le maréchal.*

Donc, monsieur le maréchal, au cours de sa randonnée en Amérique, où il était venu remercier au nom de la France, s'est arrêté deux jours, chez nous, au Canada. Il a passé avec la rapidité de l'éclair. Ce terrible homme, décidé-

ment, est difficile à suivre de bien des façons! Essayons de le faire, au moins pour ces deux jours, que nous sommes en droit, tout le monde l'a dit, de marquer d'une pierre blanche sur les bords de notre Saint-Laurent.

Le dimanche matin, 11 décembre, le train du *Pennsylvania Railroad*, qui nous amenait Foch, entrait en gare, à Ottawa, à 9 heures précises. Le maréchal en descendant de son wagon particulier le *Lorette* — un beau nom pour ce fervent de Lourdes! — fut reçu par nos ministres et toute une foule en joie. Notre ami Bilodeau, dont la plume est si parlante, nous l'a ainsi *croqué* au débarqué:

« On reconnaît ces traits rendus si familiers par la publicité. Mais ils paraissent encore plus sympathiques. Le maréchal n'est pas très grand, mais il est solide et râblé, comme on dit volontiers en France. Il a la tête massive, les traits forts, avec des yeux actifs et aigus, que la bonté éclaire... Son sourire lui a conquis tous les cœurs... »

Le maréchal avait trois heures à passer à Ottawa, puisqu'il devait être à Montréal le même après-midi. De ces trois heures, il en a donné une au bon

Dieu. C'était le dimanche. Tout naturellement, il est allé à la messe à la basilique, et il l'a entendue avec recueillement. Mgr l'archevêque Gauthier lui lut un compliment, puis, avec le délégué papal, il s'approcha de Foch, à qui on avait fait place dans le sanctuaire même. L'instant d'après, le maréchal s'arrêtait un moment à l'archevêché. On causa quelques minutes. Un mot du délégué fournit l'occasion à l'illustre visiteur de dire, en une seule syllabe — ce qui est bien dans la façon des grands capitaines — comment il appréciait la cordiale réception que la foule venait de lui faire à la gare et par les rues. " Au Canada, avait dit en souriant Mgr di Maria, le climat est froid, mais les cœurs sont chauds! " — " Très! " repartit le maréchal avec ce coup de tête et ce geste du bras porté en avant qui lui sont particuliers et disent tant de choses.

Un quart d'heure à peine s'était écoulé que l'on retrouvait le maréchal et sa suite dans une grande salle publique de la rue Banks, où le président du Canadian Club, en anglais, et le président de l'Alliance française, en français, devant trois mille personnes, haranguèrent l'hôte de passage. Foch répondit en martelant ses mots avec force et énergie de manière

à être partout entendu. Il dit sa gratitude pour les soldats canadiens qu'il a appréciés et admirés sur les champs de bataille et aussi pour toute la population qui les a de loin soutenus matériellement et moralement. La France garde au Canada, termine Foch, une profonde reconnaissance. On avait invité l'honorable Mackenzie-King, chef du parti libéral qui venait de sortir vainqueur du tournoi des élections fédérales, à saluer au nom du pays le vainqueur de la grande guerre. Il parla peu, mais bien.

« Le langage humain, dit-il, monsieur le maréchal, est impuissant à exprimer les souvenirs, les pensées et les sentiments que votre présence parmi nous évoque ou fait naître. Jamais encore, dans le cycle des âges, il n'avait été donné à une génération de jeter les yeux sur un homme au jugement de qui le sort de tant de nations fut un jour confié... Nous vous considérons comme la figure centrale des temps modernes... Généreux et fort dans l'adversité, vous avez su être clément dans le triomphe... Toujours vous avez cherché la justice et vous avez voulu marcher avec Dieu... Comme Canadiens, nous honorons votre nom illustre et, nous vous l'assurons, votre gloire

d'ailleurs immortelle nous restera à jamais chère... »

Les vétérans canadiens de la grande guerre eurent aussi à Ottawa l'occasion de présenter leurs hommages au généralissime. Puis, ce fut l'heure de prendre le train pour Montréal. L'honorable Monty, au nom du gouvernement, accompagna le maréchal de la capitale à la métropole. Au cours du trajet, Bilodeau réussit — ce qu'ils sont indiscrets ces journalistes!— à obtenir une interview. Retenons-en quelques paroles significatives.

« Les Canadiens, à la guerre, a dit le maréchal, se sont montrés admirables d'élan, d'initiative et de persévérance... Ils ont brillé partout et nous ont rendu de signalés services sur tous les points du front à peu près. Prenez le 22 août, lors du premier emploi des gaz. Qui a empêché l'ennemi de passer par la brêche ouverte? Les Canadiens. Et puis Festhubert, Givenchy, Courcelette, Vimy... Oui, oui, ils furent braves et excellents soldats... »

A 3 heures de l'après-midi, le maréchal Foch arrivait à la gare Windsor à

Montréal. Il devait repartir pour Québec, le même soir, à 10.30 heures. En sept heures à peine, que de discours et que de réceptions il devait subir! Mais il l'a fait crânement, alertement, aimablement, comme il fait toutes choses. En ce court espace de temps, il a été harangué pas moins de huit fois et il a lui-même prononcé autant de discours. Il serait fastidieux de les reproduire tous, ces discours et ces allocutions, qui comportaient nécessairement plus d'une répétition. Contentons-nous d'en résumer la substance d'une façon générale, tout en nous arrêtant à en citer quelques-uns, qui nous intéressent davantage, dans leur texte.

A la gare d'arrivée, le maréchal prononça quelques fières paroles à l'adresse des soldats de la grande guerre, qu'on avait admis à venir l'acclamer. Puis, ce fut comme un défilé triomphal par les rues de la ville : Windsor, Peel, Sherbrooke, Parc, Saint-Joseph, Saint-Denis, Sherbrooke, Saint-Hubert... A l'angle des rues Saint-Hubert et Sherbrooke, les chevaliers de Colomb avaient organisé une réception en plein air. M. L. Mac-Mahon, allié à l'ancien maréchal-président du même nom, parla au nom des chevaliers et le maréchal Foch répondit.

A la bibliothèque municipale, rue Sherbrooke, où le maréchal descendit et signa au registre d'honneur, le maire Martin présenta les hommages de la ville et l'hôte qu'on acclamait remercia. A l'Ecole des Hautes Etudes, le recteur de l'Université de Montréal, Mgr Gauthier, créa le maréchal docteur en droit et lui fit un beau discours, auquel celui-ci ne manqua pas de faire une belle réponse. Puis le maréchal inaugura, dans l'une des salles de la même Ecole des Hautes Etudes, l'exposition des produits français, ce qui, après un discours du sénateur Beaubien, nécessita une autre réponse du maréchal. On se dirigea alors vers l'Arsenal de nos soldats canadiens-français, avenue des Pins, où le chargé du consulat de France, M. de Verneuil, présenta la colonie française avec naturellement discours et réponse. Le maréchal fut après cela au théâtre Majesty l'hôte du Canadian Club, où, de nouveau, il y eut discours par le général sir Arthur Currie, qui commanda naguère les troupes canadiennes sous Foch lui-même, et réponse appropriée. A l'Hôtel Windsor, l'Alliance française, par la bouche de son président, M. Gonzalve Desaulniers, salua à son tour l'illustre visiteur qui, cette fois encore, sut

fort bien dire ce qu'il y avait à dire. Enfin, le brigadier général Armstrong, commandant des forces militaires à Montréal, offrit un dîner d'honneur au maréchal et à sa suite, au Saint James Club, et, à 10 heures 30, l'illustre visiteur montait dans son wagon du Pacifique Canadien et partait pour Québec. Voilà, sûrement, des heures bien remplies!

De tout ce qui a été dit au maréchal Foch, par nos concitoyens de Montréal, nous ne voulons retenir que les allocutions du maire de la cité, du recteur de l'université et du président de l'Alliance française. Ce sont elles surtout, croyons-nous, qui donnent la note officielle et canadienne de la manifestation. On a pu s'étonner que les chevaliers de Colomb aient eu l'honneur d'une réception spéciale, alors que notre association Saint-Jean-Baptiste, par exemple, est restée muette. Mais c'est qu'il ne faut pas oublier ce que cette puissante chevalerie a fait pendant la guerre. Elle a fourni, à elle seule, pas moins de quinze millions aux services des armées alliées, dont un million et demi perçu au Canada. Partout où il l'a pu, aux États-Unis comme ici, le maréchal a tenu à témoigner de sa gratitude. Et c'est pourquoi il s'est prê-

té si volontiers à la manifestation, d'ailleurs très brève, de nos chevaliers. On s'est demandé aussi pourquoi le maire a salué le maréchal à la bibliothèque et non à l'hôtel de ville, et pourquoi le recteur de l'Université de Montréal l'a reçu dans l'une des écoles affiliées et non rue Saint-Denis. Cela s'explique quand on sait qu'à l'hôtel de ville on était en ménage, pour préparer l'inauguration du nouveau conseil municipal, et que, d'autre part, c'est à l'Ecole des Hautes Etudes que l'hôte illustre devait ouvrir officiellement l'exposition des produits français. D'ailleurs, le programme était déjà si chargé qu'il ne fallait pas songer à y ajouter. Nous n'envions pas le rôle de ceux qui ont à fixer le protocole de ces sortes de grandes réceptions. Il est si ingrat, pour satisfaire tout le monde, d'avoir à imposer à ses hôtes de pareilles corvées!

« Il vous tarde sans doute — a dit M. le maire, en s'adressant tout ensemble au maréchal de France et au feld-maréchal d'Angleterre — de revoir votre France qui est un peu notre patrie, à nous aussi, et que nous aimons davantage, s'il se peut, depuis la guerre... Heureuse guerre, en effet, pourrait-on dire, qui

nous a valu de constater une fois de plus combien glorieuse est la France et combien valeureux sont ses enfants!... Quand on eut compris que la victoire dépendait de l'unité de commandement, c'est à vous, monsieur le maréchal, que fut confié le poste aussi redoutable qu'éminent de généralissime des armées alliées. On sait jusqu'où vous avez justifié la confiance qu'on avait mise en vous... Aussi quel honneur pour nous de vous recevoir!... Soyez le bienvenu dans cette ville dont les habitants (ceux de la majorité tout au moins) ont conservé les mœurs hospitalières, la langue et les traditions de l'ancienne mère-patrie..."

"Monsieur le maréchal — disait plus tard, au nom de l'université, son recteur, Mgr Gauthier — vous faites un grand honneur à l'Université de Montréal, en vous arrêtant chez elle... Il était tout naturel que nous saisissions l'occasion de votre visite pour vous offrir, à l'exemple des universités-sœurs américaines, le grade honorifique de docteur en droit. Votre bonté vous a fait condescendre à notre désir. Nous en sommes profondément heureux... Si je ne me trompe, c'est la première université catholique et

française que vous rencontrez dans votre longue course à travers l'Amérique. Si vous aviez le temps d'en faire la visite, vous auriez plaisir à constater que notre université traverse une période de développement intense qui lui donne l'activité féconde et le charme d'un printemps. Ce que je tiens à relever en ce moment, c'est que, dans ce développement même, elle s'inspire de l'expérience de vos universités de France. A tous les stages de l'enseignement qu'elle donne... c'est sur les programmes de France qu'elle a modelé les siens, parce qu'en fait, et bien que des caractères ethniques de plus en plus accusés marquent notre race, nous maintenons, depuis bientôt trois cents ans, dans ce pays, à travers des péripéties parfois douloureuses, la tradition française, et que nous nous obstinons à en porter d'une épaule qui ne sait pas fléchir le fardeau magnifique. Jamais ces hérédités ne se sont manifestées plus glorieusement pour nous que dans cette guerre, que vous avez, monsieur le maréchal, terminée par la victoire. Nos fils étaient à côté des vôtres! Ils dorment avec eux, plusieurs, dans l'héroïque fraternité de la mort. En pensant aux deux mille jeunes gens qui ont comblé les vides d'un

seul de nos bataillons — le 22e — nous avons le droit de dire qu'ainsi que la Grèce de Périclès notre race a donné pour votre cause la fleur de sa jeunesse et une partie de son printemps. En votre personne, monsieur le maréchal, nous enveloppons de la plus vive admiration, de la plus chaude sympathie, la France, ses incomparables soldats, ses admirables chefs. Dieu garde la France, parce qu'il a voulu qu'elle fût nécessaire. Qu'il continue de la maintenir et de la faire briller dans le rôle supérieur qu'il lui a réservé de tout temps! C'est dans ces sentiments, monsieur le maréchal, qu'au nom de l'Université de Montréal j'ai le très grand honneur de vous proclamer docteur en droit.»

« Sous l'Arc de l'Etoile — ajoutait ailleurs le président de l'Alliance française, M. Gonzalve Desaulniers — les batailles napoléoniennes se sont penchées sur vous et vous ont souri. Sur toutes les routes de France, les visages éplorés des mères se sont illuminés à votre approche. Aux Etats-Unis, les fleurs se sont attardées dans la vie automnale pour mieux mourir à vos pieds. Ici, dans ce pays, et plus particulièrement dans cette province que vous traversez, un astronome dirait comme un bolide, j'aime mieux

dire comme un météore, nous avons conscience de greffer quelque chose d'inédit sur toutes les manifestations délirantes dont vous avez été l'objet un peu partout. Nous avons préparé, monsieur le maréchal, depuis trois siècles, avec ténacité, un coin de terre dans lequel vous pouvez vous dire en toute vérité que vous êtes chez vous. Dans les foules qui vous ont acclamé tantôt et qui vous acclameront demain, il n'y a que des gens, à quelques exceptions près, originaires de la Bretagne, de la Normandie, de la Touraine et de la Provence, qui ont cultivé dans la vallée du Saint-Laurent les vieilles qualités et même un peu les défauts de votre race. Vous le savez tout aussi bien que moi d'ailleurs, vous qui les avez vus courir à la mort sous votre commandement suprême. Cette province, qui les a nourris et qui entend bien en nourrir encore davantage, vous pouvez la transporter — on dit que la foi transporte les montagnes, elle pourrait bien transporter un morceau de ce continent — au-delà de l'Atlantique, la France s'en trouvera subitement agrandie sans doute, mais aucun de ses traits essentiels n'en sera modifié ni altéré. A quoi bon parler davantage? Demain, dans le bas du fleuve,

sur la citadelle de Québec, ces choses-là vous seront mieux dites et vous seront plus intelligibles, car à la douceur des mots s'ajouteront la séduction des paysages et l'attrait des plaines historiques sur lesquelles se sont jouées un jour nos propres destinées. Là vous retrouverez dans les rangs du 22e bataillon ce qui reste des anciens compagnons d'armes qui vous ont aidé à gagner les batailles de l'Yser, ces petits paysans laurentiens que rien n'avait préparés au rôle qu'ils ont rempli à vos côtés. Quand je dis rien, entendons-nous. Il y a longtemps que, selon le mot profond de Rousseau, ils avaient appris à aimer leur mère avant de savoir qu'ils le devaient. En ce moment, vous recevez l'hommage de l'Alliance française. C'est dans ce groupe que la France a trouvé depuis vingt ans ses meilleurs serviteurs. C'est d'ici que son génie a rayonné, par la voix de ses penseurs, de ses écrivains, de ses artistes, sur notre province. C'est dans cette tribune que d'humbles héros sans épée sont venus de France pour changer le cours de certains événements par la seule puissance de leur parole. Vous êtes le troisième maréchal de France qui nous rende visite. Nous vivrons dé-

sormais dans le souvenir de cette trinité de gloire militaire: Joffre, Fayolle et vous! »

Nous sommes, pour notre part, orgueilleux et fier d'avoir à enregistrer dans nos pages ces expressions de sentiments qui rendent si parfaitement les nôtres, avec une nuance et une délicatesse que l'Académie française ne désavouerait pas. Paroles d'évêque ou paroles de laïc éminent, elles disaient noblement au grand maréchal le salut de ce Canada " qui porte d'une épaule qui ne sait pas fléchir le fardeau magnifique de la tradition française " et " qui a su cultiver dans la vallée du Saint-Laurent les vieilles qualités et même aussi un peu les défauts » de la race dont nous sommes les fils.

Partout et à tous, le maréchal répondit avec à-propos et avec énergie, ce sont les deux mots qui conviennent. Au maire Martin, il disait. " Nous avons été merveilleusement aidés dans cette guerre par vos vaillants soldats, dont les exploits constituent et resteront l'une des pages les plus glorieuses de la grande guerre. Les matériaux que vous nous avez envoyés nous ont également aidés, de même que ce sentiment que vous avez bien voulu partager que nous remporte-

rions la victoire." "J'accepte avec bonheur, Monseigneur, disait-il au recteur de l'université, le titre que vous venez de me conférer... J'ai pu apprécier la valeur de vos vaillants soldats... Si votre université s'inspire de celles de la mère-patrie, je sais qu'il existe entre nous une autre parenté et c'est celle du sang..." A sir Arthur Currie, qui l'avait magnifiquement harangué au théâtre *Majesty* au nom de nos soldats, le maréchal répondait: "Vous avez dit, mon général, que j'avais exploité des forces morales. Oui, mais encore fallait-il les avoir sous la main! Où étaient-elles sinon dans les troupes placées sous mon commandement? A cet égard, je mets au premier rang le corps des soldats canadiens..." Enfin, au président Desaulniers, le maréchal déclara qu'il lui était facile d'exprimer ce qu'il éprouvait d'admiration pour le soldat canadien, "dans ce petit coin de terre où," comme l'avait dit M. le président, "il se sentait si bien chez lui". Dans le grand registre municipal, à la bibliothèque, avec la plume d'or dont Joffre et Fayolle se sont déjà servis, Foch a écrit ces mots qui resteront: "A la ville de Montréal mon reconnaissant et fidèle souvenir!"

Nous n'avons pas été témoin des manifestations qui ont salué, le lendemain (lundi 21 décembre), le passage du maréchal Foch à Québec. L'aurions-nous été que nous nous excuserions d'en parler avec moins de détails, pour ne pas charger notre modeste récit de continuelles répétitions. A Québec, naturellement, on a redit un peu ce qui s'était dit à Montréal. Mais Québec reste Québec. C'est là que bat surtout le cœur de la race. Comme l'avait justement souligné M. Desaulniers, à Québec " s'ajoutent toujours à la douceur des mots la séduction des paysages et l'attrait des plaines historiques sur lesquelles se sont jouées un jour nos destinées ». Dans le cadre de la vieille cité de Champlain, nos évocations d'histoire, c'est un fait, ont toujours l'avantage d'être plus émouvantes que partout ailleurs au Canada. Et quels souvenirs le passage d'un maréchal de France — celui-là principalement — n'évoquait-il pas?

Reçu à la gare par les autorités, à 9 heures 30 du matin, le maréchal, acclamé par les vétérans et par la foule, se dirigea vers le château Frontenac. Les quatre sociétés nationales (Saint-Jean-Baptiste, Saint-Georges, Saint-André et

Saint-Patrice) lui présentèrent des adresses et le maire Samson le salua officiellement. M. le maréchal répondit. Après une visite au cardinal Bégin, il se rendit à la citadelle, où il fut l'hôte du 22e canadien, dont il est le colonel honoraire. Il y eut discours. Le maréchal fut aussi reçu à l'Université Laval, dont il fut fait docteur en droit, et dans la salle du conseil législatif, au parlement, où le premier ministre Taschereau lui présenta les citoyens, parmi lesquels on fit une place aux Hurons de Lorette. Enfin, le maréchal dîna au club de la garnison et retourna, au milieu des ovations, à la gare du Pacifique Canadien, d'où il partit, le même soir, pour New York, et de là, le lendemain, pour la France, à bord du *Paris*.

Nous tenons à citer au moins quelques extraits substantiels de l'adresse que M. le maire de Québec présenta au maréchal, comme aussi le bref discours, plein de sens, que prononça M. le recteur de l'Université Laval en le créant docteur.

« Nous saluons en vous, monsieur le maréchal, — disait le maire Samson — l'illustre soldat qui personnifie la France victorieuse... Québec, la cité-forteresse,

qui a connu jadis l'enivrement de la victoire et l'amertume des revers, enregistrera votre visite en lettres d'or dans ses annales. Notre ville, berceau de la nation canadienne et fière de son glorieux passé, s'honore des souvenirs français qui composent la trame émouvante de notre histoire. C'est ici même que s'élevait le château Saint-Louis, construit et habité par Champlain, notre illustre fondateur. C'est ici que le bouillant et chevaleresque Frontenac répondit fièrement aux envoyés de Phipps: "Allez dire à votre maître que je lui répondrai par la bouche de mes canons!" C'est ici enfin que, durant un siècle et demi, une longue suite de gouverneurs français très distingués ont présidé aux destinées de l'empire colonial que la France s'était taillé en Amérique... Tout ici proclame l'action bienfaisante de la France. Nos grandes institutions d'éducation, de bienfaisance et de charité sont des fondations françaises qui ont grandi et essaimé dans des œuvres plus récentes, consolidant notre organisation nationale et nous conservant la foi, la langue, les traditions et les idéals de l'ancienne mère-patrie. C'est la France qui a fondé chez nous notre épiscopat et notre clergé qui ont joué un

rôle si bienfaisant dans le développement de notre pays. La fortune des combats vaillamment soutenus par nos pères a changé notre allégeance. Mais cela n'affecte en rien les traits caractéristiques de notre race. Après avoir victorieusement résisté à toutes les tentatives d'assimilation, nous vivons en paix avec nos concitoyens de langue anglaise qui sont de cœur et d'âme avec nous pour vous rendre hommage aujourd'hui. Je suis fier de dire devant vous, monsieur le maréchal, que nous travaillons tous ensemble à la fondation et au développement de la nation canadienne.»

« Monsieur le maréchal, — disait d'autre part M. le recteur Gariépy, supérieur du séminaire de Mgr de Laval — vous n'avez pas voulu passer à Québec sans faire une visite à l'Université Laval. De cette visite qui nous honore, professeurs et élèves, nous vous sommes reconnaissants. Nous sommes heureux de saluer en vous un soldat intrépide, un professeur éminent, un stratégiste de génie, un homme de notre race et de notre foi. Vous voulez bien accepter le diplôme de docteur en droit que vous avez si bien mérité en apportant à la défense du droit le concours de votre épée. Nous vous re-

mercions de l'honneur que vous nous faites. »

Au maire de Québec, le maréchal répondit que si, à la guerre, la France fut au premier plan, elle eut le Canada à ses côtés. "Nous faisions, là-bas, a-t-il ajouté, le sacrifice de tout pour la liberté du monde compromise. Tous les alliés ont lutté dans ce but. Ce n'était pas Wolfe et Montcalm qui combattaient l'un contre l'autre. J'ai commandé à Wolfe et à Montcalm! Unis pendant la guerre, restons-le pendant la paix, afin qu'elle soit glorieuse, elle aussi. Frères du Canada, je forme les vœux les plus ardents pour la prospérité de votre pays, pour la prospérité de Québec en particulier." Répondant au toast proposé en son honneur par le colonel Chassé, au lunch de la citadelle, le maréchal a fait ainsi l'éloge de notre 22e: "C'est avec joie que j'ai accepté de devenir le colonel honoraire de ce beau régiment. Le 22e a pris part à des actions d'éclat, à la plupart des grands engagements de 1915 à 1918. Il s'est distingué chaque fois qu'il a été dans la mêlée... Je lève mon verre au 22e!" A l'Université Laval, le maréchal a été bref, mais en peu de paroles il a su tout dire: "Je suis très honoré, a-t-il dit en

s'adressant au recteur, du titre que vous avez bien voulu me conférer. L'Université Laval est la plus ancienne du Nouveau-Monde. J'ai vu de ses élèves sur les champs de bataille. Leur science, leur habileté, leur courage et leur discipline nous ont là-bas parfaitement édifiés. Je sais que Laval est un foyer de science, de vertu et de patriotisme, et je suis fier d'y appartenir."

A tout cela, il convient d'ajouter que le maréchal Foch n'a fait nulle part, ni à personne, mystère de ses convictions catholiques. Tous nos journaux ont raconté l'incident de sa conversation avec notre vénéré cardinal Bégin de Québec. Le vénérable prince de l'Eglise, ayant fait remarquer que le Canada catholique reste très attaché à la chaire de saint Pierre et rappelé, une fois de plus, qu'il a lui-même trente-deux traversées de l'océan à son actif, en vint à parler de la confiance qu'on avait toujours gardée au Canada dans le succès des armées alliées surtout du moment que Foch en eut eu l'unité de direction suprême, le maréchal repartit avec un bon sourire: "Eminence, nous n'étions guère que des allumettes flottant au gré de l'océan. C'est la Providence qui a tout fait!" Le mot mérite

d'être conservé. Sans doute, Foch est un grand soldat, mais le fait de croire en Dieu et en sa Providence, ainsi que disait Clemenceau, ne lui a pas mal réussi.

Au moment où il quittait Québec, dans la soirée, alors que la petite grille venait de se refermer sur le marchepied de son wagon spécial, quelqu'un cria: "Maréchal, un mot d'adieu!" D'une voix forte, cependant que son bras se portait en avant, Foch répondit: "Mon dernier mot, c'est que je voudrais ne pas partir. Mais le devoir m'appelle et je ne connais que le devoir. J'ai reçu au Canada un accueil chaleureux et cordial, qui ne me surprend pas, mais dont je vous suis profondément reconnaissant. Merci du fond du cœur, merci!"

Et nous aussi, monsieur le maréchal, oserons-nous écrire en terminant ce récit trop modeste, nous vous disons merci. Merci, parce que vous êtes la victoire! Merci, parce que vous êtes la France! Merci, parce que vous êtes la vraie France, la France catholique! Dans leur grande masse, les Canadiens français en sont restés aux jours de la France très chrétienne. De savoir que vous êtes des leurs, en ce sens-là, vous, si grand, et que vous ne le cachez pas, pas plus que

Pétain, Mangin, Gouraud et tant d'autres, cela les ravit et les émeut au-delà de tout ce qui peut s'écrire. Maréchal, du fond du cœur, nous aussi, nous vous disons : merci !

PREMIER APPENDICE

AU SUJET DE LA MISSION FAYOLLE

A ces récits des visites au Canada des trois grands hommes de guerre français que sont Pau, Fayolle et Foch, on nous permettra d'ajouter, en appendice, quelques pages qui nous ont été suggérées par les divers articles que les membres de la mission Fayolle en particulier ont écrits sur leur voyage au Canada une fois de retour en France. Ce nous sera un moyen de mieux préciser notre sentiment à l'endroit de ces visiteurs illustres.

Quand le fameux train-exposition s'est inauguré, en septembre 1921, à Montréal, nous sommes allé, avec un ami, le visiter. L'installation n'était pas encore complète et nous avons été un peu décu. Que de jolies choses pourtant nous avons pu admirer et comme ces produits français, venus de France, nous ont paru avoir du fini et du chic! L'affa-

bilité et la courtoisie du personnel des préposés nous a aussi charmé, à une exception près. On éprouvait être en présence de messieurs qui connaissaient leur affaire et savaient être gentils sans contrainte. Un seul nous a donné sur les nerfs. A notre entrée dans le wagon, il causait avec un journaliste canadien. La ceinture violette de notre confrère — un chanoine — lui fit, croyons-nous, élever le ton, et, à notre avis du moins, ce ne fut pas à son avantage. La suffisance de ce poseur — " Pour moi, il n'y a que l'art, monsieur! A part l'art, il n'y a rien! " — faisait vraiment une pénible impression. Heureusement, c'était là une exception. Ses collègues furent tous au contraire des plus aimables et des plus engageants.

De même, l'ensemble des témoignages que nous ont rendus, dans leurs divers écrits, les membres de la " mission " Fayolle est pour nous fort honorable et agréable à lire. Trois de ces témoignages, entre autres, ont retenu notre attention, et ce sont ceux du professeur Strowski, de Mgr Landrieux et du maréchal Fayolle lui-même.

M. Strowski, professeur à la Sorbonne, est celui des trois qui a nuancé davantage son appréciation. Le distingué

professeur, dans un article qu'il donne au *Temps*, débute par une sorte de confession. Il connaissait bien peu notre pays, écrit-il, avant de le visiter. Il imaginait que le Canada français " était un pays un peu primitif, pauvre, trop préoccupé de lutter contre un climat rude, contre des conditions de vie difficiles, contre un état de civilisation peu avancé ». Mais, en nous visitant, il a modifié sa manière de voir. Ecoutez-le :

« Montréal, Québec sont des villes admirables, plus civilisées peut-être que Lyon et Poitiers, leurs équivalentes françaises. La campagne respire partout l'aisance. Les jolies maisons de bois, d'un goût simple et élégant, qu'habitent les cultivateurs, ne ressemblent en rien à nos maisons de paysans. Le confort y est poussé très loin. Il faut aller dans les pays où nous conduit l'auteur de *Maria Chapdelaine* pour retrouver une existence primitive et rustique. Partout aussi des universités importantes, des centres d'instruction, des livres et le goût, non de la haute culture peut-être, mais tout de même de la vie intellectuelle... On parle bien le français et l'on pense bien au Canada français. L'esprit politique y court

les rues. L'habitude des discussions au Parlement, la grandeur des intérêts que le Cañada entier a eu à débattre et de ceux où s'agitait la vie même du Canada français a donné aux Canadiens français une intelligence réaliste en même temps qu'étendue. On écrit aussi fort louablement, moins bien qu'on ne parle, mais beaucoup mieux que ne le laisserait supposer la pauvreté de la littérature. Enfin, on aime la France! On l'aime passionnément! On veut être, suivant une expression que j'ai souvent entendue là-bas, " à la page ". Et, avec tout cela, on néglige ce qui serait la meilleure façon d'être " à la page ". On ne recourt pas (dans tous les sens du mot) à la vieille jeune mère, qui pourtant ne cesse de tendre les bras. »

Vous avez vu poindre, dans la dernière ligne de notre citation, le sérieux reproche que M. le professeur estime devoir nous faire. Nous ne recourons pas assez " à *la vieille jeune mère* qui pourtant ne cesse de nous tendre les bras "! Dans sa course au Canada, ou même auparavant, M. Strowski n'a pas eu le loisir, évidemment, de lire certaines pages de notre histoire et encore des plus considé-

rables. Nous est avis que la France, notre *vieille jeune mère*, a été lente à nous tendre les bras, de 1760 à 1860, par exemple, et même jusqu'à l'an de grâce 1921. Et puis, sommes-nous si peu " à la page " que le pense M. le professeur? En tout cas, il veut bien admettre que notre " abstention " avait ses raisons d'être. Mais, tout de suite, il nous donne un grave avertissement:

« S'ils (les Canadiens français) ne reviennent pas à la source, ils cesseront de se développer, ils ne vivront plus. Ni la haute activité industrielle, ni la forte originalité littéraire ou scientifique, ni la puissance artistique, ni la haute vie polique, ni même la haute vie religieuse — quoiqu'ils en pensent — ne se trouvent plus chez eux qu'à l'état de très rare exception, qu'ils permettent à un de leurs plus fidèles amis de le leur dire. Ils ont vu, à la tête de la mission, à côté du maréchal Fayolle, l'évêque de Dijon et Albert Besnard, sans parler des autres. Ils les ont entendus, et je suis certain qu'après cela les plus clairvoyants d'entre eux seront restés de mon avis. »

Au risque de passer pour peu clairvoyant, nous ne croyons pas devoir accepter, pour notre part, sans quelque réserve, les conseils de M. Strowski. Nous avons eu l'avantage de séjourner autrefois à l'Institut catholique de Paris. Nous admettons volontiers que plusieurs jeunes hommes de France ne sont pas, comme l'écrit M. le professeur, " de médiocres modèles à imiter et à égaler ". Mais il y en a d'autres, même en Sorbonne, dont les théories et l'esprit ne nous disent rien qui vaille, pour parler net. Il vaut peut-être mieux n'être pas " à la page " que de l'être d'une certaine façon. L'activité industrielle, l'originalité littéraire, la puissance artistique, la haute vie politique et même la haute vie religieuse, nous affirme M. Strowski, ne se trouvent plus chez nous! Ce serait à voir! Pour l'industrie, les lettres et les arts, nous suivons de loin, sans doute, les maîtres de Paris, comme tant d'autres le font en France d'ailleurs. Nous ne désespérons pas cependant d'arriver à mieux en volant de nos propres ailes, tout en profitant, comme tout le monde, mais avec plus d'attention et d'affection que d'autres, cela va de soi, des brises qui viennent de France. Quant à la haute vie politique,

il nous paraît que M. Laurier eût fait bonne figure même à côté des Bourgeoys et des Briand, et nous ne parlons pas de notre Lafontaine et de notre Cartier. Reste la haute vie religieuse. Il faudrait s'entendre ici sur le sens des mots. Nous croyons très simplement que nos œuvres de paroisses et de missions n'ont rien à envier à personne. Mgr Paquet est un théologien qui fait autorité dans le monde entier. Nous n'avons pas de Bossuet, ni de Lacordaire, ni peut-être de Père Janvier. Mais, si nous n'avions crainte d'être indélicat, nous écririons que, même après avoir entendu l'éloquent Mgr Landrieux, on écoute avec plaisir Mgr Gauthier. Nous demandons pardon à nos lecteurs de ce mouvement d'humeur. Mais, franchement, M. Strowski, en cinq jours, n'avait pas tout vu! Nous voulons bien aller étudier en France, mais pas n'importe où. Nous avons encore à nous instruire, certes, mais nous ne sommes pas en si grand besoin que M. le professeur paraît le prétendre. C'est précisément pourquoi, sans la France, ou à peu près, nous sommes devenus, selon le mot de M. Strowski lui-même, le trait-d'union vivant de l'amitié franco-britannique.

Mgr Landrieux, le sympathique évêque de Dijon, nous a mieux saisis sur le vif. Son témoignage peut paraître flatteur. Au fond, il est juste. Nos lecteurs le constateront facilement. Trois tranches de la prose si naturelle et si vivante du distingué prélat suffiront à les édifier.

« On ne peut rapporter d'un voyage aussi rapide que fut le nôtre que des impressions... On croit rêver lorsqu'on aborde le Canada, sur les rives du Saint-Laurent. Après avoir flotté, sept jours durant, sur l'océan, et passé par New York, où l'on se sent vraiment dépaysé, dans un autre monde, on a conscience d'être loin, très loin de la France, et, voilà que soudain, à Montréal, à Québec, on la retrouve. Avant qu'on ait le temps de réfléchir, de s'orienter, on éprouve la sensation de rentrer chez soi. C'est, à l'oreille, le son familier de notre langage; sur les lèvres, le sourire avenant, prenant, des gens de chez nous; dans les yeux francs, l'âme qui affleure simplement, comme chez nous. Ce sont les mains qui se tendent avec le cœur dedans, à la façon de chez nous. Les noms des villages, les noms des rues, les noms de

tout le monde sont les mêmes que chez nous. Non, non, ce n'est pas un rêve, c'est bien la France. Chez eux, chez nous, c'est la même chose. L'océan n'y fait rien. L'océan n'y peut rien. C'est le même sang qui coule dans nos veines. Nous sommes de la même famille. Cousins, nous autres. Mais nos aïeux étaient des frères! Et, sans s'être rencontré jamais, on se reconnaît d'instinct, tout de suite, comme des parents qu'on avait perdus de vue et qu'on attendait après une longue absence. C'est le même sang, mais c'est la même foi aussi, la foi du temps passé, puisée à la même source, au baptistère de Reims. Ils ont, du Ve au XVIIe, douze siècles d'histoire qui nous sont communs. Clovis, Charlemagne et saint Louis, les croisades et Jeanne d'Arc, saint Bernard et Bossuet, saint Vincent de Paul et Pascal, ce sont nos gloires et ce sont les leurs... »

Voilà, n'est-il pas vrai, une note qui sonne très clair et très franc? En voici une autre qui reste également dans le ton de notre histoire et de nos aspirations:

« Dans les provinces de langue anglaise et aux Etats-Unis, l'accueil fut par-

fait, empreint d'une chaude et franche sympathie, car la France depuis la guerre a grandi aux yeux du monde dans des proportions qu'on ne soupçonne pas ici. Mais, tout de même, il y avait une nuance; c'étaient des amis, ce n'étaient plus des frères!... Outre cette affinité de race qui s'avérait si intime et si prenante, il y a, entre les Canadiens et nous, le lien délicat de la foi ancestrale qui a conservé chez eux sa vigueur d'autrefois, du fait que l'éloignement d'abord les a préservés de la poussée rationaliste du XVIIIe siècle et que la cession, à la veille de la révolution, leur a épargné les secousses de nos dissensions politiques, religieuses et sociales... — Nous avons vu, sur les rives du Saint-Laurent, non pas, comme ailleurs, des chrétiens, mais un peuple chrétien. Jamais nous n'avons si bien compris à quel point les lois religieuses sont des lois sociales. La preuve est tangible au Canada français. Elle l'est aussi chez nous, mais, hélas! au rebours. On sent une population foncièrement probe, laborieuse, aisée, solidement assise dans l'ordre. Le peuple ne fait qu'un avec le clergé. Peu ou point de cabarets, des prisons vides, des églises combles. Le cardinal Bégin nous a affirmé que non

seulement dans son diocèse tous les hommes pratiquent, mais que dans les paroisses — on ne dit pas la commune, on dit *la paroisse* — on compterait sur les doigts ceux qui ne communient qu'à Pâques... »

Une dernière citation complète, par des détails topiques, les affirmations de Mgr de Dijon:

« Là-bas, le sang de France ne s'est pas appauvri. Je vois encore, à l'hôtel de ville de Québec, après la harangue officielle, une enfant offrant une gerbe de fleurs au maréchal: c'était la fille du maire, le No 17 de la famille. Dix, douze enfants, cela passe inaperçu; les chiffres montent jusqu'à dix-huit, vingt, vingt-quatre. En 1904, on recensa 12,000 foyers ayant plus de douze enfants vivants. Sans sortir de l'archevêché de Québec où j'étais descendu, je note ces confidences du cardinal: son grand-père comptait, à sa mort, 324 descendants directs; la vénérable mère du coadjuteur, Mgr Roy, était fière, à 93 ans, du cadeau qu'elle avait fait à son pays et à l'Eglise: 20 enfants, dont 4 prêtres et 1 évêque. — Quand nous les avons laissés, quand Voltaire avec dédain faisait

bon marché de ces "quelques arpents de neige!" — le Canada est aussi vaste que l'Europe — en 1763, ils n'étaient encore que 60,000. Ils sont maintenant plus de 4 millions et la population double chez eux en 20 ans. Que sera, dans l'avenir, l'expansion de ce peuple magnifique? Nous devons l'aider fraternellement, répondre à sa confiance et le seconder dans ses efforts.»

Encore un coup, voilà la bonne façon. Mgr Landrieux propose de nous aider. Il ne nous prophétise pas que nous cesserons de nous développer et de vivre si nous ne retournons pas à la source qu'est *la vieille jeune mère!* Et c'est bien ainsi que nous l'entendons. Nous avons certes besoin de contact avec la France, mais nous sommes déjà vivants par nous-mêmes. De la part de nos frères de France c'est justice, comme aussi de bonne tactique, de s'en rendre compte et de ne pas l'oublier.

C'est à la *Revue des Deux Mondes* que M. le maréchal Fayolle a publié, sous le titre prometteur de *Au pays de l'érable*, ce qu'il appelle lui-même son *journal de marche* à travers le Canada. L'impor-

tant périodique français a bien voulu communiquer, par ordre sans doute, aux divers journaux canadiens les bonnes feuilles de l'article du maréchal. On aura probablement déjà lu ailleurs ces pages de solide prose, saine et vigoureuse, où se sont glissées peut-être quelques inexactitudes, mais qui dénotent un observateur qui sait voir et juger.

Et d'abord voici, à Montréal même, la première impression du maréchal en prenant contact et comment il juge que nous parlons notre langue qui est aussi la sienne :

« Nous arrivons à Montréal à 9 heures du matin, par un temps magnifique. Aussitôt commence une série de réceptions, de visites et de banquets qui sera très fatigante parce qu'ininterrompue, d'autant plus qu'une lourde vague de chaleur passe sur l'Amérique... La première sensation est un peu troublante. Sommes-nous en France ou au Canada, sur les bords du Saint-Laurent ou sur ceux de la Seine, à Montréal ou dans quelque ville de Normandie ? L'illusion est complète, car les souhaits de bienvenue qu'on nous adresse sont exprimés dans le français le plus pur, toutes les mains se ten-

dent et tous les visages sourient. Ce sont bien les membres d'une même famille qui se retrouvent, se reconnaissent, se félicitent et demandent des nouvelles en parlant à la fois du passé et du présent... A l'heure des discours (le maréchal estime évidemment qu'il y en eut beaucoup trop) et tant que nous serons en terre " française," nous entendrons souvent de belles harangues que la Sorbonne applaudirait... Nous sommes tous frappés de l'éloquence des orateurs canadiens. Ils parlent... comment dire? Ce n'est pas de la pompe et de la grandiloquence, mais de la solennité mêlée de respect. C'est la langue du XVIIe siècle aux belles périodes cadencées. Les orateurs sacrés du grand siècle devaient parler ainsi du haut de la chaire. " Vous savez le français mieux que nous ", leur dira tout à l'heure l'un des nôtres.»

Eh! sans doute, le maréchal se montre indulgent et il faut faire la part du feu, comme on dit. Mais c'est là tout de même une petite page que nous pourrons servir à l'occasion aux tenants du *parisian french* et du *patois canadien!* Un peu plus loin, le maréchal raconte la cérémonie des feux de la Saint-Jean à notre

parc Lafontaine. Là encore, l'on sent frissonner sous sa plume un sentiment de profonde sympathie.

« Après ces discours, un courant se forme qui nous emporte vers un énorme bûcher. L'honneur d'y mettre le feu est réservé au maréchal. Il en fait le tour, une torche à la main, et, en un instant, cette masse de bois et de fagots est couverte de flammes qui montent droites au ciel, comme une épée, dans une gerbe d'étincelles. Ce n'est pas sans émotion que nous pensons qu'en ce même jour s'allument sur les collines de la vieille France et sur les places de nos villages les mêmes feux symboliques. C'est la même âme qui palpite des deux côtés de l'Atlantique... »

D'un seul mot, plein d'une réserve significative, M. le maréchal souligne l'accueil fait à la " mission " à la basilique-cathédrale de notre ville :

« Le lendemain est un dimanche. Nous allons à la messe à la cathédrale. Là aussi, la foule nous attend. Quand nous entrons, les orgues jettent à grand fracas sous les voûtes les appels de la *Marseillaise*... Belles allocutions de Mgr

Gauthier et de Mgr Landrieux, où s'échangent, en se mêlant dans une commune prière, le salut du Canada à la France et celui de la France au Canada... »

A Québec, comme à Montréal, et plus encore peut-être, le maréchal observe mille détails qui donnent à son récit une exquise saveur. Mieux que partout ailleurs, il retrouve là, intacte, continue, la liaison avec l'ancienne France. Les noms qu'il lit sur les enseignes des boutiques sont les mêmes que là-bas...

« Ce matin, on nous a présentés à une femme charmante qui porte à ravir le nom délicieux de Jolicœur... »

Quand M. le maire de Québec a fini de lire son adresse au maréchal, une fillette s'avance et offre une gerbe de roses. Le maire, souriant, ajoute: " Embrassez-la, c'est le dernier de mes enfants, le dix-septième." Là-dessus, M. le maréchal écrit, sur notre proverbiale richesse de sang, l'une des plus belles et des plus justes pages que l'on puisse lire:

« Il faut ici s'arrêter un instant sur l'extraordinaire fécondité des familles canadiennes. Les familles de quinze à vingt enfants ne sont pas exceptionnelles. Cel-

les d'une douzaine se rencontrent partout. La moyenne est d'au moins six enfants par foyer. Le maire nous racontera tout à l'heure que les familles avec lesquelles il est le plus lié ont toutes de quinze à dix-huit enfants. Dernièrement, il assistait à une fête de famille où vingt-six enfants célébraient les noces d'or de leurs parents. Ceux-ci n'en avaient perdu aucun. Ils sont nombreux les villages où cent familles portent le même nom! Le général Tremblay qui nous accompagnait sur le bateau appartient à l'une d'elles. Comment expliquer cela? Il y a bien des raisons: l'espace disponible, la vie large et facile à la campagne, les enfants qui ne sont pas une charge mais un rapport, la liberté de tester laissée au père de famille, ce qui sauve le domaine, etc. Toutefois la raison principale se trouve dans le respect des lois morales. Les Canadiens français obéissent à l'ordre " Croissez et multipliez ". Ils observent le décalogue. Le lieutenant-gouverneur ne nous a-t-il pas dit lui-même publiquement, ce matin: " C'est notre clergé qui a fait ce peuple "? Il est à remarquer qu'il n'en est pas de même des Anglais. Eux aussi ont l'espace et la liberté, et cependant la natalité est dans leurs familles beaucoup

moindre. La conséquence est que les Français refoulent les Anglais, Ils débordent de la province de Québec dans l'Ontario, le Manitoba et aussi dans les provinces du nord-est des Etats-Unis. Ils étaient 60,000, lorsque, il y a cent soixante ans, la France les a abandonnés à l'Angleterre. Ils sont aujourd'hui plus de 4 millions. Combien seront-ils dans cent ans? Plusieurs d'entre nous s'amusent à faire des calculs et trouvent des chiffres fantastiques dont le quart suffirait à constituer là-bas une nouvelle France plus peuplée que la vieille mère-patrie. »

Et c'est ainsi partout, aux Trois-Rivières, à Yamachiche, puis à Ottawa, à Toronto, à Hamilton, à Niagara... Avec un naturel parfait et, ça et là, avec une pointe d'émotion qui fait vibrer son récit, le maréchal raconte ce qu'il voit et ce qu'il entend — beaucoup plus que ce qu'il dit et fait lui-même — et ne cesse de montrer son vif sentiment pour notre pays et surtout pour ceux de notre sang. Qu'on lise la *Revue des Deux Mondes* de septembre 1921. C'est, pour un Canadien, un vrai régal!

A Niagara, M. le sénateur Beaubien fait ses adieux à la " mission ". Le maréchal écrit:

« On sent dans ses paroles une fierté mêlée de tristesse. — " Je vous ai montré ma patrie, dit-il, ma patrie, fille de la France. N'est-ce pas qu'elle est belle et digne de sa mère? " — Puis, après un silence: — " Il y avait tout de même au Canada autre chose que des arpents de neige! " — Ce n'est pas la première fois qu'on nous sort les arpents de neige de Voltaire. Déjà, sur les bords du Saint-Laurent, on nous a finement rappelé que, si à Paris on pouvait vivre sans Québec, ce n'était qu'à regret que Québec avait vécu et prospéré sans Paris. »

Nous nous reprocherions enfin de ne pas citer au complet la conclusion générale à laquelle s'arrête M. le maréchal Fayolle en terminant son *journal de marche.* Il se demande ce que sera notre avenir. Et voici comment il répond à cette question:

« Ainsi, il y a dans cette seule province de Québec un groupement de trois millions de Français compact, vivant de sa vie propre, conservant religieusement

notre langue, nos mœurs, nos traditions. Ils sont fiers de leur origine comme d'un titre de noblesse et ne demandent qu'à entrenir avec nous d'étroites relations intellectuelles, commerciales, industrielles. Leur avenir est certain, parce que leur puissance d'expansion est incoercible. Rien n'arrêtera le développement de leur population. Elle sera de dix millions dans quelques années, et — toujours la même question : dans cent ans combien seront-ils ? La vérité est qu'une nouvelle France grandit de l'autre côté de l'Atlantique, qui fera rayonner sur le Nouveau-Monde le génie de notre race...

« Qui peut dire ce que nous réserve l'avenir ? Un monde nouveau est en formation. Le Canada n'est rien auprès des Etats-Unis qui comptent plus de 100 millions d'habitants. Si dans cent ans le Canada a la prétention de voir sa population décuplée, que sera-ce de ce peuple américain jeune, ardent, audacieux, riche et entreprenant, plein de confiance en lui-même, capable d'absorber des représentants de toutes les races de l'Europe et de les fondre comme dans un creuset pour en tirer une race nouvelle bien définie, homogène, ayant ses traits distincts et son caractère particulier ?

" L'axe d'influence du monde serait-il en train de se déplacer et de franchir l'Atlantique? Notre vieille Europe s'achemine-t-elle vers l'automne de ses destinées? Du point de vue économique cela paraît certain et cette prédominance en entraînera bien d'autres. Certes, " l'esprit souffle où il veut " et l'éclat du génie latin n'est pas près de pâlir. Il continuera pour le plus grand bien de l'humanité à rayonner sur le monde. Toutefois, il ne sera pas inutile qu'un nouveau foyer s'allume et grandisse là-bas dans ce lointain et noble pays que nous venons de visiter, où nos soldats et nos paysans ont apporté et conservé ce qu'il y a de meilleur en nous, nos qualités maîtresses, la clarté de l'esprit, la générosité du cœur et la passion de l'idéal...

" Nous rentrons du Havre à Paris le 14 juillet, et tout de suite nous sommes tous ressaisis par le charme qui se dégage de la terre de France.

" Au Canada, tout est grand, presque démesuré. Ici, tout est beauté et harmonie. D'un côté, l'immensité des territoires, des plaines et des forêts qui s'en vont à l'infini, des fleuves qui s'allongent sur des milliers de kilomètres en traversant des lacs qui sont des mers. De l'au-

tre, des paysages qui s'encadrent dans un décor sans cesse changeant, toujours d'un fini exquis dans une incomparable variété. Là-bas, d'énormes richesses latentes. Ici, d'admirables joyaux sertis au cours des siècles. Là-bas, l'avenir avec ses vastes espoirs. Ici, le passé avec les trésors d'une merveilleuse histoire qui n'est point close et dont le dernier chapitre écrit dans le sang, illustré de victoires, est le plus glorieux de tous. Des deux côtés, l'équilibre des facultés et le rayonnement de l'âme dans la confiance en l'avenir.

"O Canada français, comme nous comprenons ta devise: "Je me souviens!" Cette devise, nous la faisons nôtre. Nous aussi, nous nous souviendrons. C'est dans cette union de pensées que nous murmurons amoureusement, tandis que le train nous emporte vers Paris: "Salut, terre des aïeux, que tes enfants séparés et ceux qui vivent de toi aiment d'un amour égal! Salut, ô douce France, reine des patries!"»

Nous aurions mauvaise grâce d'ajouter quelque commentaire que ce soit à ces divers témoignages rendus à notre fidélité et à notre constant amour du pays de nos aïeux. Nous avons d'ailleurs dit au

passage, avec une entière franchise, ce que nous estimons juste et ce que nous pensons l'être moins. Les malentendus sont toujours regrettables, d'où qu'ils viennent. Les Français de France qui nous visitent ne nous comprennent pas toujours. Ils passent si vite parfois, et ils ont leurs idées toutes faites. Nous réclamons le droit d'être observés, avant d'être jugés, autrement que du haut d'un *palace car* ou du balcon d'un *ritz*. Nos hôtes de la mission Fayolle, on vient de le voir, l'évêque et le maréchal surtout, y ont mis tout leur cœur. Et c'est pourquoi, à quelques nuances près, il ont écrit des pages qui nous sont allées droit au cœur.

DEUXIEME APPENDICE

LA LEGION ETRANGERE

LE COMMANDANT DE PONTEVES

Si le lecteur s'est intéressé jusqu'ici aux faits et gestes des grands soldats de France qui nous ont récemment visités, il se plaira, nous n'en doutons pas, aux deux récits qui vont suivre et qui racontent, le premier, le passage d'un détachement de la célèbre *Légion étrangère* de France, à la cathédrale de Montréal, le dimanche, 10 novembre 1918, le deuxième, celui du commandant Ruffi de Pontevès et de ses marins de l'aviso français *La Ville d'Ys*, dans la même cathédrale, le 27 juin 1920. C'est toujours au même spectacle que nous convions, en effet, notre lecteur, nous voulons dire à celui de la France passant chez nous et y faisant battre les cœurs et palpiter les âmes.

I

La Légion étrangère de France à la cathédrale de Montréal

Ce dimanche-là, 10 novembre 1918, nous étions au lendemain de l'armistice et nous sortions d'une épidémie d'influenza qui avait été une vraie calamité. Trois mille décès rien qu'à Montréal! Nous avions deux raisons plutôt qu'une de chanter le *Te Deum*. Il se trouva que les héroïques soldats de la *Légion étrangère* de France, de passage dans notre ville, vinrent le chanter avec nous.

De voir, écrivions-nous alors, dans le pourtour du balustre du chœur, juste aux pieds du maître-autel et du trône de Mgr l'archevêque, en avant de la foule du peuple répandue par les nefs et les allées, ces légionnaires fameux, casqués de lourd et bayonnettes au canon, l'air martial et pittoresque, la figure évidemment usée par la fatigue de la guerre, avec, à l'arrière, la double rangée de marins français à la blouse blanche et au col bleu, et, au centre, leur drapeau, ce trophée de gloire, cravaté de la croix de la légion d'honneur et de la fourragère... d'entendre leurs clairons si sonores, si clairs, si

puissants, sonner le salut à Dieu à une allure toute vaillante et toute française... ah! oui, cela vous prenait au cœur! C'était la France, ou tout au moins quelque chose de la France qui vibrait là! Et c'était, cette fois, pour Dieu qu'ils se tenaient là, qu'ils "portaient armes"! Ah! qu'avec conscience et qu'avec une joie intense on leur jetait de l'autel le sempiternel souhait du prêtre du Christ — de ce Christ qui fit la France si belle: *Dominus vobiscum! Que Dieu soit avec vous!*

A l'évangile, M. le curé de la cathédrale salua d'un mot, à son prône, la présence de nos hôtes, laissant à Monseigneur de dire plus tard tout ce qu'il y avait à leur dire. Lui-même il s'arrêta à souligner l'importante leçon chrétienne qu'il nous convient de tirer des jours d'épreuves que nous venons de traverser.

A l'issue de la messe, et avant d'entonner le *Te Deum* à Dieu, Mgr Bruchési, de son trône, prononça une émouvante allocution de circonstance. Monseigneur était évidemment très ému. Sa gorge se serrait. Par moments, il dut faire effort pour pousser ses meilleurs cris du cœur. Voici le texte de cette fière et forte harangue, si épiscopale de ton et si française d'entrain.

" Braves soldats de la Légion étrangère.

" Il y a quelques jours, la grande cité de New York vous acclamait. Hier, notre ville vous faisait fête. Laissez-moi, aujourd'hui, vous souhaiter la plus cordiale bienvenue, dans cette cathédrale, où vous venez avec nous affirmer votre foi et prier le Dieu des armées. Tout à l'heure, il me semblait le voir vous bénir, de l'hostie sainte sous laquelle il se cache, quand vous lui présentiez les armes et quand vos clairons résonnaient en son honneur.

"On vous appelle la Légion étrangère. Est-ce bien le nom qui vous convient après la lutte mondiale à laquelle vous avez pris une si noble part? Etrangère à qui? A la France? Mais vous êtes venus de vos diverses patries: de la Suisse, de l'Espagne, de l'Italie, de la Russie, de la Hollande, du Monténégro — je ne puis les énumérer toutes! — pour vous donner tout entiers à la France! Vous l'avez adoptée comme la terre bien-aimée que l'on défend et pour laquelle, au besoin, on sait mourir. Vous avez fait vôtres ses aspirations, ses ambitions, ses espérances et ses douleurs. Tous ses ennemis sont vos ennemis. Vous êtes à son service comme les plus vaillants de

ses enfants. Il y a de la France en vous : dans votre parler, dans votre démarche, dans votre fierté, dans votre courage, dans votre cœur surtout. Vous étiez quarante-cinq mille au début de la guerre, et vous n'êtes plus aujourd'hui qu'un peloton de quelques centaines. Les autres sont tombés sous la mitraille... A tous ces glorieux morts j'adresse du fond de mon âme l'hommage de ma plus sincère admiration. Ils ont versé leur sang pour une grande cause : la cause du droit et de la civilisation, la cause que nous aurons tous l'immense joie de voir triompher demain. Pour vous, survivants de la tragique épopée, à combien de batailles vous avez participé, combien d'illustres faits d'armes vous avez accomplis, à quel point vous avez parfois souffert du froid et de la faim, combien de jours et de nuits vous avez passés au fond des tranchées dans la boue et dans le sang, combien de blessures vous avez reçues, je ne saurais le dire ! Les cicatrices que vous portez, les médailles et les croix d'honneur qui décorent vos poitrines ne nous racontent pas tous vos exploits. Mais nous savons que vous étiez partout où le danger était le plus menaçant, où il fallait frapper quelque grand coup, et que vous êtes restés fidèles à votre fière devise :

Nous mourons, mais nous ne reculons jamais.

"C'était aussi la devise de l'un de nos bataillons canadiens-français: *Nunquam retrorsum — Jamais en arrière!* Ce fut, nous pouvons le dire, celle de tous nos soldats canadiens. Vous savez, et la France entière sait, ce qu'ils ont fait sur les champs de bataille, à Vimy, à Courcelette, à Valenciennes, à Cambrai, à tous les postes qu'ils étaient chargés de prendre ou de défendre. Notre 22e ne s'est-il pas à jamais immortalisé? Permettez-moi d'associer en ce moment son nom à celui de la Légion étrangère, j'allais dire de la légion d'honneur. Ceux qui le composaient sont presque tous disparus! Ils reposent en terre française. Ce sont nos héros, je demande que vous veuillez bien les appeler vos frères.

" Et maintenant, après quatre longues années de combat acharnés et d'endurance merveilleuse, après tant de sang répandu, après tant de souffrances et d'angoisses, c'est la paix qui s'en vient, la paix glorieuse dans la plus complète des victoires! L'ennemi dont les crimes atroces sont pour jamais inscrits à sa honte aux pages de l'histoire, l'ennemi qui avait rêvé dans son orgueil insensé la domination du monde,

qui avait déchiré les traités sacrés, envahi l'héroïque et chère Belgique toujours fidèle à l'honneur, dévasté tant de villes françaises, incendié tant de cathédrales et d'églises, bombardé les villes ouvertes sans défense, torturé les prisonniers et souillé les femmes, l'ennemi se sent, s'avoue vaincu et demande humblement la paix. Et il s'en vient honteux, auprès du grand et admirable soldat Foch, votre généralissime, comme un coupable se rend auprès de son juge pour recevoir sa sentence. La sentence est attendue et nous la connaîtrons bientôt avec toutes ses conséquences.

"C'est surtout en Alsace-Lorraine qu'on doit l'attendre avec une fierté patriotique au cœur! Et je crois entendre les enfants chanter à leurs foyers pleins de joie et d'espérance ce que leurs pères chantaient au lendemain du douloureux désastre de 1870:

Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine
Et, malgré vous, nous resterons français!
Vous avez pu germaniser la plaine,
Mais notre coeur, vous ne l'aurez jamais!

"Dès aujourd'hui, il nous est bien permis de nous réjouir. Et, puisque nous avons le devoir de remercier Dieu d'avoir daigné mettre fin, chez nous, à une épidé-

mie qui a causé tant de souffrances et de deuils, remercions-le aussi de la paix et de la victoire clairement entrevues. Que vers lui montent nos prières et nos plus ferventes actions de grâces. Debout, mes frères! *Te Deum laudamus, te Dominum confitemur!*"

II

Le commandant de Pontevès et ses marins à la cathédrale de Montréal

C'était encore un dimanche, le 27 juin 1920, et, cette fois, nous recevions à la cathédrale des marins de France et leur commandant, M. Ruffi de Pontevès, venus dans notre ville pour assister, officiellement, au nom de la France, à l'inauguration du monument Dollard (24 juin 1920).

Appelé, parce que nous prêchions nous-même le sermon du jour, à saluer la présence de ces fils de France, voici, très simplement, ce que, du haut de la chaire, nous leur avons dit:

"L'on m'a confié, mes frères, l'honorable tâche de saluer en votre nom, ce

matin, la présence, au pied des autels, au milieu de nous, dans le banc de M. le consul de France, du distingué commandant de l'aviso français *La Ville d'Ys* qui mouille dans les eaux de notre port depuis quelques jours.

" Partout au Canada, je veux dire surtout sur les bords de notre Saint-Laurent, et là où se trouvent des groupes de descendance française, c'est toujours avec un réel bonheur que nous accueillons et que nous saluons ceux qui nous viennent du cher pays de France. La raison en est simple. Nous sentons vivement que, en dépit des traités et des circonstances, nous sommes restés de cœur — oubliés ou retrouvés, peu importe! — des fils toujours aimants de cette très noble nation des Francs — *nobilissima Gallorum gens* — comme disait Léon XIII, que l'Eglise vient d'honorer tout spécialement, en plaçant sur ses autels, outre plusieurs bienheureux et bienheureuses, Jeanne d'Arc, la sainte de la patrie française, et Marguerite-Marie, la confidente française du Sacré-Cœur de Jésus.

" Partout au Canada, ai-je dit. Mais nulle part mieux que sous les voûtes de cette basilique de Montréal vous ne sauriez, mon commandant, être le bienvenu.

A la place où vous êtes, nous avons vu naguère s'agenouiller et prier avec nous les membres très distingués de la délégation française de 1912, venue en Amérique pour une mission de sympathie et d'amitié, à la tête de laquelle se trouvait M. Gabriel Hanotaux, celui-là même qui représentait hier la France aux fêtes romaines de la canonisation de Jeanne d'Arc, et dont faisaient partie des hommes représentatifs comme Louis Barthou, Etienne Lamy et René Bazin. Plus tard, ce furent les héroïques médaillés de votre fameuse Légion étrangère qui, avec nous, s'agenouillèrent et prièrent au même endroit. Et, c'est l'an dernier, au pied du même autel, que l'un de vos plus illustres généraux, Gérald Pau, le glorieux mutilé de 1870, et le non moins glorieux vainqueur des premières offensives de 1914, avec nous toujours, et nous avec lui, comme aujourd'hui avec vous, nous avons prié, ayant sur les lèvres des syllabes de Frances. Ne vous semble-t-il pas, mon commandant, que prier ensemble le même Dieu dans la même langue, c'est affirmer et proclamer que nous sommes deux fois frères? Et puis, il y a autre chose. Vous êtes, si je ne m'abuse, pour la plupart, vos marins et vous, des fils de la Bretagne. Or, il y a tant de

coutumes et de dévotions, qui nous sont chères au Canada, qui nous viennent en droite ligne de votre vieux sol d'Armorique! Tous ceux qui ont prié dans notre basilique de Sainte-Anne de Beaupré, après l'avoir fait dans votre sanctuaire de Sainte-Anne d'Auray, le savent bien.

Mort ou vivant, dit-on
A Sainte-Anne, une fois,
Doit aller tout Breton...

" Nous sommes, comme vous, de ces Bretons-là. Ce nous est une autre raison d'être heureux de prier avec vous.

" Vous êtes venus, mon commandant, vos hommes et vous, battant pavillon de France, jusqu'au pied de notre Mont-Royal, par la voie non moins royale de notre fleuve géant, vous êtes venus jusque dans la ville de Maisonneuve, pour nous aider à glorifier, au jour même de notre fête nationale de la Saint-Jean-Baptiste, l'un de nos héros de la première heure, un Français, ce Dollard des Ormeaux, qui ne sut ou ne put en fait que mourir pour sa patrie d'adoption, mais qui le fit si noblement! On vous a dit ailleurs combien nous sommes touchés de ce geste, esquissé à l'honneur d'un héros par d'autres héros, car vous en êtes, vous qui fûtes de

la grande guerre. Je n'ai pas à y insister ici. Il me convient davantage, du haut de cette chaire, de vous répéter que nous sommes heureux et fiers de vous voir, à votre tour, vous agenouiller avec nous, et prier avec nous, avec des mots de France, ce grand Dieu, toujours le même, qui a fait la France si généreuse et si belle, et permettez-moi de le dire, le Canada, comme la Bretagne, si fidèle — *Potius mori quam foedari!*

" Nous avons l'habitude, chaque dimanche, après le prône et avant l'instruction, de réciter quelques *paters* et quelques *aves* aux intentions qui nous sont spécialement recommandées. Nous y joindrons, ce matin, une pensée particulière pour les marins de l'aviso français *La Ville d'Ys* et pour leur distingué commandant. Que la mer leur soit clémente! Que la vie leur soit douce! Et que Dieu toujours les ait en sa sainte garde!"

TABLE DES MATIERES

PAGES

Préface 5

Un mot au lecteur 7

Le général Pau 9

Le maréchal Fayolle 45

Le maréchal Foch 85

PREMIER APPENDICE

Au sujet de la mission Fayolle 121

DEUXIEME APPENDICE

La Légion étrangère — Le commandant de Pontevès 145

DC
342
.8
P37A8

Auclair, Elie Joseph Arthur
Pau, Fayolle, Foch au Canada

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY